Andrézieux-Bouthéon

Histoires singulières pour une histoire collective

Commission histoire de la commune et de ses habitants

ANDREZIEUX-BOUTHEON l'envie

Mars 2013

n°2

Participation 6.50€

REMERCIEMENTS

Lors de la parution du premier recueil « Histoires singulières pour une histoire collective » vous avez été nombreux à nous apporter des témoignages de sympathie. Cela nous a permis de poursuivre l'élaboration du second recueil avec enthousiasme.

Nous vous remercions pour votre soutien et votre intérêt pour ce travail de mémoire.

Nous remercions également les personnes qui nous ont aidées depuis la sortie du premier recueil.

PRÉFACE

« La Grenouille et la Baleine », « Souvenirs, souvenirs », « Génération 90 », « de l'Auvergne à Andrézieux-Bouthéon », « de l'Espagne à la Loire », « les Brèves de Jeanine », « la Place Rouge », « Sacré Charlemagne » …
S'agit-il de titres de chansons ? de fables ? de récits de voyage ?... non, tout simplement quelques titres des témoignages de ce deuxième numéro des « histoires singulières pour une histoire collective ».
Les noms connus de la commune, comme les plus anonymes, tous contribuent à construire notre mémoire collective, à conforter nos racines anciennes ou récentes, et construire ainsi un présent porteur d'avenir.
Il y a plusieurs récits « de famille » dans ce deuxième numéro, aussi, je souhaite aux plus jeunes de belles découvertes qui leur donnent l'envie d'interpeller leurs aînés, et pourquoi pas alimenter des discussions en famille.
Bonne lecture à tous !

Brigitte MARTY
Vice Présidente du C.C.A.S.
Adjointe déléguée à la Vie Sociale
Mairie d'Andrézieux-Bouthéon

AVANT-PROPOS

Les témoignages de vie des Andréziens-Bouthéonnais sont la matière première de ce recueil. Comme toute matière première, ils sont précieux. Ils sont avant tout le reflet d'une mémoire individuelle formant avec d'autres reflets notre mémoire collective.

De nombreux habitants ont compris le sens de notre démarche. Ils ont partagé leurs souvenirs d'il y a 1 an, 10 ans, 20 ans, 30 ans et plus encore…
Les souvenirs même récents ne sont déjà plus la réalité mais une image avec sa part de subjectivité et d'approximations.

Conscient de ces écueils, c'est avec humilité et sincérité que chaque habitant a témoigné : « ma vérité n'est pas nécessairement la vôtre ».

Si les souvenirs ne sont pas une preuve historique, ils sont la preuve que nous existons, que nous avons vécu des choses, que nous étions là à ce moment… Le souvenir fait donc partie de nous et de notre histoire.
C'est ce qui rend nos vies si riches en émotion, en sentiments, en humeurs…Une vie sans mémoire, ce n'est pas une vie.

« Qui n'a pas de mémoire, n'a pas d'avenir »

Primo LEVI

Les membres de la commission
histoire de la commune et de ses habitants

TABLE DES MATIÈRES

Notre grand-père Pierre Desgranges p 6
Mon père Jean Imbert p 14
La grenouille et la baleine p 15
Souvenirs, souvenirs ! p 16
Je me souviens p 18
Génération 90 ! p 19
Souvenirs « des Tilleuls » à Andrézieux p 20
Avant les chevaux vapeur p 25
De l'Auvergne à Andrézieux-Bouthéon p 26
« J'aime » / « J'aime pas » p 28
Nous sommes des descendantes des « gens du voyage » p 30
Les brèves de Jeanine p 36
Paroles d'enseignantes p 39
Caligrammes d'écoliers p 44
Anecdotes p 46
La place rouge p 48
Une vie à la ferme p 49
La ferme et le moulin des cibaudes p 50
Temps de guerre… p 56
Les engagements d'Yvette p 58
Mon père, Pierre Drevet p 60
Jeunesse de la CASA p 62
De l'Espagne à la Loire p 64
Histoire du rond-point Auguste Colonna et inauguration p 66

Notre grand-père Pierre Desgranges

Marie-Christine, Pierre-Jean et Françoise, petits-enfants de Pierre Desgranges égrainent leurs souvenirs d'enfance auprès de leurs grands-parents... Ils ont des souvenirs communs mais chaque génération a gardé ses propres images.

Nos grands-parents ont été pour nous presque nos parents tant le temps passé auprès d'eux a été enrichissant, et nous a nourris de souvenirs merveilleux ...Grands-parents plutôt « cools » qui ont toujours accueilli et choyé chaque génération de petits-enfants dans leur grande maison « Les Cèdres », située au 12, rue du Furan.

La maison familiale « Les Cèdres »

- Cette maison est la maison de notre enfance… c'était vraiment une maison ouverte, beaucoup d'Andréziens d'ailleurs la connaissent pour y être passés, pour y avoir joué. Nous y avons amené chacun de nombreux amis ou camarades de jeux.

- Cette propriété avait appartenu auparavant à des pharmaciens. Son parc qui allait jusqu'à la Loire avait été inondé lors de la crue de 1856 et par la suite à plusieurs reprises. Lorsque mes grands-parents y vivaient, je me souviens avoir vu l'eau inonder le terrain de tennis. La maison possédait une particularité étonnante : une chapelle, avec un autel, surmontée d'une tour avec un pigeonnier. A l'époque de nos parents, le terrain de tennis était en terre, c'est plus tard qu'il a été aménagé et que nous avons pu, avec nos amis, largement l'utiliser.

- Je me souviens de la douceur de grand-mère… Douce et très discrète ... Elle fut toujours très présente auprès de son mari et de sa famille, et bien que, plutôt en retrait de la vie publique, elle a beaucoup épaulé notre grand-père qui sans elle, n'aurait probablement pas eu ce déroulement de carrière.

- Et les repas du dimanche chez nos grands-parents ! une institution ! nous nous y retrouvions une vingtaine : enfants, petits-enfants, belles-familles, plus les deux soeurs célibataires de grand-mère …

Deux cuisinières s'affairaient pour l'élaboration des repas dont les menus étaient composés par grand-mère… L'une d'elles était à demeure et une autre personne venait en renfort le dimanche. Ces repas s'éternisaient et nous, les enfants, devions tenir jusqu'au plat de viande …

Ensuite, nous retrouvions notre liberté ; cela dit, nous étions toujours revenus pour le dessert sans que l'on ait besoin de nous appeler ! Pour les adultes, ces repas étaient généreusement arrosés et une petite balade digestive s'imposait…

- Notre grand-père était jovial, gai, bon vivant. Il aimait chanter lors des repas familiaux et nous avons beaucoup entendu « Le temps des cerises »… Il aimait aussi fumer le cigare (que l'on appelait « Diplomate ») … Je revois ces gros cigares et leurs grandes boites beige foncé. Parfois d'ailleurs, grand-père s'assoupissait, le cigare aux lèvres, et nous riions de voir les cendres tomber sur son veston.

- A partir de la vigne de la propriété et avec un supplément de raisin acheté, grand-père faisait « son vin mousseux » mis à l'honneur lors des repas familiaux ; cave et garage avaient été aménagés en conséquence. Après le décès de grand-mère, lorsqu'il s'est retrouvé seul, il faisait aussi « ses » confitures avec les fruits cueillis dans la propriété ...

Portrait d'un compagnon résistant

- Il était également très créatif : son esprit bouillonnait d'idées qu'il mettait ensuite en formes (fontaines, christs romans, gothiques, etc) et il réparait tout. Il passait beaucoup de temps dans son grenier où le conduisait sa passion pour les horloges. Il en possédait au moins vingt cinq, dont de belles horloges comtoises. Il aimait peindre et dessiner avec un don réel pour le dessin. Il a fait les portraits de ses compagnons de résistance et de déportation, portraits actuellement dans le bureau de son petit-fils Eric à l'Entreprise. Peu avant son décès, toujours aussi dynamique, il a fait le portrait d'une de ses arrières petites filles.

- Notre grand-père avait conduit des locomotives … et triste hasard, il a été tué accidentellement en traversant devant un train en gare de Roquebrune Cap Martin. Il était déjà âgé et n'entendait plus très bien.

- Nous adorions aussi venir ici, en ce lieu aujourd'hui la Casa, mais qui était la Mairie lorsque notre grand-père était maire. Pour nous, c'était « la mairie de Papy » ! L'ambiance était simple, presque familiale … il y avait Monsieur Tardy, le secrétaire de mairie, qui tenait une place importante, et pour qui grand-père avait une grande estime … Madame Plasse qui le secondait. Nous aimions particulièrement l'effervescence des soirées d'élections, effervescence toute bon enfant par rapport à aujourd'hui !

- Je me souviens des Kermesses pour les Noëls à la salle d'oeuvres, avec le sapin … La coutume voulait que l'on invite le Maire et le Curé et ainsi, pendant plusieurs années, grand-père et le curé Schultz ont fait équipe … Les enfants se retrouvaient nombreux à la salle d'oeuvres, qu'ils fréquentent ou pas l'école privée. Le patronage accueillait tout le monde, on pourrait presque dire que c'était le centre social de l'époque !

- Ah oui, le curé Schultz ! Il était grand et en imposait alors qu'il était particulièrement gentil. Parfois, à la sortie de l'école, il nous demandait si l'on avait été sage et si ça n'avait pas été le cas, il esquissait le geste d'un soufflet !

Le curé Schultz et Pierre Desgranges

- Car il ne faut pas croire qu'être les petits-enfants de Pierre Desgranges n'avait pas quelques inconvénients…. On nous avait à l'oeil ! En classe au Collège d'Andrézieux, j'ai eu comme professeur Monsieur Paricaud, seul élu d'opposition au conseil municipal lors d'une mandature de grand-père et ce professeur, excellent d'ailleurs, mettait un point d'honneur tout particulier à ce que je travaille bien. Il me disait : « je ne suis pas toujours d'accord avec ton grand-père, mais c'est quelqu'un que je respecte et que j'estime ».

- Dans la période où grand-père était député, il avait un appartement à Paris, à proximité du Champs de Mars et les cinq premiers petits-enfants ont ainsi pu découvrir Paris. Nous partions à Paris en voiture avec nos grands-parents, nous avons un souvenir particulier de l'ascenseur avec des grilles et surtout des promenades en bateau–mouche à la découverte de Paris. Vraiment, ces escapades parisiennes, pleines de découvertes et de surprises, s'apparentaient à un conte de fée !

- Après la vente de l'appartement parisien, il y a eu la construction, autour des années 1956, de la maison du Rayol-Canadel, devenue pour nous tous la maison des vacances. Nous en avons tous beaucoup profité et en avons conservé des souvenirs exceptionnels, gravés à jamais dans les mémoires de la famille.

- Cette maison de vacances « le Capricorne », tout comme la maison familiale d'Andrézieux a été largement ouverte à quelques Andréziens qui s'y sont arrêtés. Elle a toujours été une résidence de vacances paradisiaque pour quatre générations.

- Notre grand-père n'aimait pas parler de la période de la guerre. Il en avait été traumatisé. Monsieur Neuwirth était couramment reçu à la propriété familiale. D'autres personnalités, comme Antoine Pinay, sont venues parfois en visite. En 1950, ce fut pour toute la famille, une grande fierté et un grand honneur que d'avoir comme hôte le Général de Gaulle. Nous étions enfants, mais je me souviens que trouver un lit à sa mesure avait causé quelques soucis !

Le Général de Gaulle à sa sortie de la Mairie (actuelle CASA)

- Comme tous les ados, nous avons fait quelques belles bêtises ! notre grand-père n'était pas très sévère … Je me souviens qu'avec mes copains Bruno et Guy, nous empruntions la Dauphine et roulions dans la propriété … Et un jour, les arbres se sont-ils déplacés, voilà que pour en éviter un, coup de volant, dérapage sur le sable, la voiture s'est arrêtée de face contre la tour !! Heureusement, personne n'a été blessé mais la Dauphine était endommagée et très discrètement, nous l'avons remise dans le garage. Bien sûr, le pot aux roses a été découvert, j'ai été convoqué par grand-père et j'ai dû avouer… J'ai eu droit à une réprimande mais pas à une sanction sévère.

Une fois par contre, grand-père s'est vraiment fâché : avec Bernard, un cousin, nous allions sonner les cloches de l'église de Saint-Bonnet-les-Oules, et nous avions même ramené une cloche. Mais nous avions été repérés par le maire qui a averti grand-père et cette fois, il était très en colère.

Entre autres bêtises, il y a eu le déboulonnage de la plaque de la maternité que nous avions replacée sur l'église … Il fallait pourtant, dans cette période, compter avec un garde-champêtre que nous redoutions … Monsieur Moulin ! Il ne plaisantait pas ! Accident ou suite de guerre, il boitait mais se déplaçait rapidement grâce à une mobylette dont il avait fait adapter une pédale spéciale pour pallier à son handicap !

Nos grands-parents ont eu 8 petits enfants, 5 petits enfants Baudras et 3 petits enfants Monniot, l'aîné en 1946 et le dernier en 1965. Même si les derniers n'ont pas autant de souvenirs que les premiers, les huit petits enfants sont unanimes pour dire que leur grand-père était merveilleux, affectueux, drôle et toujours très dynamique et qu'il est resté très présent dans la mémoire de chacun. Son amour de la vie était étonnant et rayonne toujours autant en chacun de ses petits-enfants. Nous n'oublions pas, bien sûr, la place tenue par notre grand-mère auprès de lui et de nous, une grand-mère que nous adorions également et qui reste toujours très présente dans nos pensées.

Marie-Christine, Pierre-Jean, Françoise

(Témoignages recueillis en mars 2012)

Plaque de rue Pierre Desgranges avec le blason d'Andrézieux-Bouthéon

Pierre Desgranges, résistant et déporté…

Biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français - (La documentation française) :

Député de la Loire de 1951 à 1955

S'engage volontairement à 18 ans et participe aux combats de la Première Guerre mondiale. Il la termine avec le grade de sous-lieutenant. Après sa démobilisation, il entre comme ouvrier aux Acieries et Forges de St-François à Saint-Etienne. Rapidement promu aux fonctions d'ingénieur des fabrications, puis directeur technique. En 1939, Pierre Desgranges est de nouveau mobilisé comme capitaine. Après l'armistice, il retourne à la vie civile mais ne cesse pas pour autant la résistance à l'occupant. Il est en effet le fondateur de l'Armée Secrète dans la Loire. Arrêté le 3 février 1943 par la Gestapo avec onze de ses camarades, emprisonné successivement au Fort de Montluc puis à la prison de Fresnes, il y subit interrogatoires et torture. Déporté le 1er septembre suivant à Fossenbourg puis Eisenberg en Allemagne, il est délivré le jour même de la capitulation de l'Allemagne le 8 mai 1945. Revenu en France, invalide à 40% en raison des mauvais traitements subis en captivité, Pierre Desgranges est médaillé de la Résistance. Il s'établit comme industriel à Andrézieux en 1946. Profondément Gaulliste, il adhère au R.P.F. dès sa fondation et emporte la mairie d'Andrézieux aux élections municipales de 1947. C'est donc tout naturellement que son parti le place en deuxième position (derrière Jean Nocher) sur la liste R.P.F. de la Loire pour les élections législatives du 17 juin 1951 et tous les deux siègeront au Palais Bourbon.
Dans la nouvelle Assemblée, Pierre Desgranges sera secrétaire de la Commission de la production industrielle, membre de la Commission du travail et de la Sécurité sociale en 1954-1955... Il propose l'attribution d'un pécule de 400 francs par mois de captivité pour les anciens prisonniers de guerre de 1914-1918, demande un contingent spécial de Légions d'honneur et de médailles militaires destinées à récompenser les déportés résistants et veut qu'on accorde le maximum de retraite des anciens combattants aux combattants volontaires des deux guerres quel que soit leur âge...

La carrière parlementaire de Pierre Desgranges s'achèvera au renouvellement du 2 janvier 1956, la liste des Républicains sociaux (nouveau nom de ce qui subsiste du R.P.F.) ne comptant aucun élu.

Pierre Desgranges, créateur Industriel,

L'entreprise andrézienne est encore actuellement implantée avenue Martouret. Après avoir été dirigée de longues années par ses gendres (Messieurs Pierre Monniot et Baudras), elle est aujourd'hui gérée par deux de ses petits-enfants (Hubert Fessy et Eric Monniot), et participe au renom de notre ville à travers le monde.

Pierre Desgranges : Maire pendant 20 ans (1947-1967)

Né le 19/01/1898 à Lyon - Décédé le 01/04/1976 à Roquebrune-Cap-Martin

Maire d'Andrézieux de 1947 à février 1965 (fusion)
Premier Maire d'Andrézieux-Bouthéon de 1965 à 1967

« L'Avenir d'Andrézieux-Bouthéon … »

Sources : Bulletin Officiel Municipal n°1 d'Andrézieux-Bouthéon (1er trimestre 1967)

Dès 1953, Pierre DESGRANGES alors député, avec son collègue IMBERT Maire de Bouthéon et leurs Conseillers municipaux, avaient pris conscience de la situation privilégiée et des atouts nombreux de leurs communes Après diverses études et des projets difficiles à financer, à force de réflexions et démarches, un projet plus simple fut mis sur pied, mais qui, pour aboutir a nécessité la fusion d'Andrézieux et de Bouthéon. Ainsi, malgré de très nombreuses et imprévues difficultés, grâce à la pugnacité de J. IMBERT et Pierre DESGRANGES appuyés par leurs conseillers, Andrézieux-Bouthéon a pris naissance, avec dès début 1967 ce programme annoncé :

Implantation des Bennes Marrel

> Création d'une zone industrielle de 65 ha, portée à 120 ha (dont les travaux d'infrastructure étaient déjà en cours)

> Création d'une zone d'habitation au quartier de La Chapelle comprenant 1820 logements (les premiers 200 logements HLM devant être mis en adjudication et entrepris courant 1967)

- un centre commercial
- Ecoles, parkings, etc …
- Un terrain de sports

La maquette du quartier de la Chapelle, côté centre commercial 1960

Le CEG en 1952 (actuelle Ecole de Musique François Mazoyer)

> Réaffectation des locaux scolaires du C.E.G. (Collège d'Enseignement Général) et Ecole Primaire avec projet de construction d'un nouveau groupe scolaire et d'une Ecole Maternelle à l'intersection de la rue Emile-Raymond et de la rue de la Paix.

> Augmentation de la capacité d'accueil de l'Hospice d'Andrézieux de 24 lits à 55 lits (travaux prévus sur 1967-1968)
> Bâtiment nouveau et moderne pour la Sécurité Sociale .
> Un centre médico-P.M.I. prévu pour être construit dans le même secteur administratif.

Hospice rue Paul Grousset (anciennement rue de l'Hospice)

Aérodrome avant première modernisation

> Le champ d'aviation, sous l'impulsion de la Chambre de commerce de Saint-Etienne, déjà modernisé et aménagé sera porté à 1700 mètres, puis à 2200 mètres, avec tour de contrôle, pour devenir un aérodrome classé facilitant les relations industrielles et commerciales …

> Projet d'eau potable pour un débit horaire de 3 à 400 m3/heure dont la première tranche sera réalisée dès 1967, avec station de traitement ce qui permettra de répondre aux besoins nouveaux d'eau potable d'Andrézieux-Bouthéon et de ses extensions.

Mon père Jean Imbert

Portrait Jean Imbert

Après avoir été contremaître d'outillage chez Barriol et Dallière, mon Père a crée une menuiserie, place de la Carra à « Bouthéon ».
Ma mère était la fille de la directrice de l'école de filles (Mme Michon).
Maire du village de 1953 à 1965, il a tenu à conserver le caractère rural du village, en luttant pour qu'il n'y ait pas de constructions de plus de trois étages. Il n'était pas d'accord pour la fusion avec Andrézieux !
De 1944* à 1953, il avait la fonction de Maire, nommé par la préfecture de Saint-Etienne. En 1953, il a été élu par vote.
Je retourne toujours à Bouthéon avec plaisir après avoir fait ma carrière dans les travaux publics.

*période de la guerre

Travaux exécutés sur Bouthéon par Jean Imbert et son Conseil Municipal :

1) Construction groupe scolaire (filles)
2) Creuser un 2ème puits (eau de source pour l'alimentation en eau potable de la commune)
3) Goudronnage et mise en forme des chemins en terre battue de plusieurs rues, de la côte noire, de la route reliant Bouthéon à Andrézieux, etc ….
4) Artisan de la fusion Andrézieux-Bouthéon avec Pierre Desgranges malgré son opposition
5) Usine d'incinération des ordures (dépôt Onyx) aux Grands Vollons
6) Président du Sou des écoles, de la Chasse, de l'Amicale Laïque …
7) En 1960, offertoire de la Vierge (avec le curé de Bouthéon) au Treyve en remplacement d'un reposoir.
8) Mise en place d'un service de cars passant et s'arrêtant à Bouthéon (cars Gatty)

Plaque de rue Jean Imbert avec le blason d'Andrézieux-Bouthéon

Christian I. (Témoignage recueilli octobre 2011)

La grenouille et la baleine

Dans le temps, à Bouthéon, après « les Plantées », il y avait un moulin à vent. On voyait tourner ses grandes ailes.

Je me souviens aussi de « La grenouille » qui permettait de traverser la Loire à l'époque où il n'y avait pas de pont.

On montait dans une barque et on s'accrochait à un câble actionné par une poulie : cela faisait un bruit de grenouille, d'où le nom.

Je me souviens de l'avoir pris pour aller à un mariage quand j'avais trois ou quatre ans, en 1923 ou 24.

Les anciens connaissaient bien les phénomènes naturels. On savait par exemple que s'il y avait une gelée blanche, on aurait la pluie dans les trois jours suivants.

Quand j'étais petit, on observait de temps en temps un gros nuage blanc qui passait : on l'appelait « la baleine » ; il annonçait la pluie deux à trois jours après.

Le Bac

Mais depuis quelques années, les hommes ont beaucoup modifié le paysage.

Depuis la construction du barrage de Saint Victor, on ne voit plus « la baleine » ; depuis celle du pont de l'autoroute, les orages n'arrivent plus jusqu'ici…

Les activités humaines ont beaucoup d'influence sur le climat.

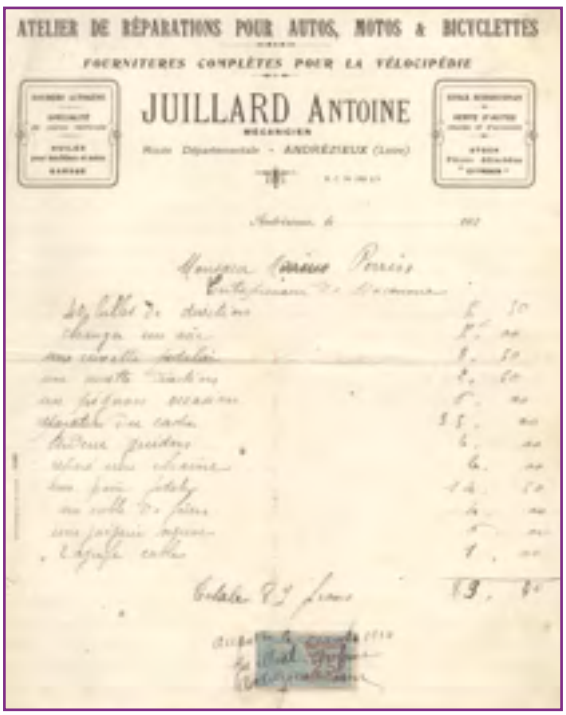
Pierre (témoignage recueilli en 2005)

Souvenirs, souvenirs !

Je me souviens de Madame Bossu, la marchande de chapeaux. Avant de vendre des chapeaux, elle tenait un dancing (à la place de l'actuel Casino), où il y avait un « brunophone » : une sorte d'orgue de barbarie géant où tournaient des rouleaux de papier perforé.

Je me souviens qu'un jour, mon père m'y a emmenée. J'ai environ deux ans, la musique joue, il me tient dans ses bras…

Je me souviens qu'on allait chercher le lait à la ferme, chez Faure. L'écurie donnait sur la route de Montbrison.


ATELIER DE RÉPARATIONS POUR AUTOS, MOTOS & BICYCLETTES

FOURNITURES COMPLÈTES POUR LA VÉLOCIPÉDIE

JUILLARD ANTOINE

MÉCANICIEN

Route Départementale - ANDRÉZIEUX (Loire)

Facture du garagiste Julliard

Je me souviens de mon grand-père qui était garagiste. On montait dans sa voiture avec un marchepied !

Je me souviens que ma grand-mère cousait des soutiens-gorge à domicile pour l'entreprise Riboulon. On lui apportait les carrés de satin, les bretelles (je me souviens qu'il y en avait des bleues et des roses !). Je la revois pédaler à toute vitesse sur sa machine à coudre ! Mais ce qui m'amusait le plus, c'était de voir mon grand-père l'aider à plier soigneusement les soutiens-gorge pour les mettre dans leur boîte !

Je me souviens de ma première école : c'était une petite maison qui se trouvait en face de l'actuel parking du conservatoire.

Je me souviens de mon tout premier jour d'école, j'étais toute petite, j'avais pleuré et après j'avais ramassé des feuilles dans la cour de l'école.

Je me souviens que certaines filles avaient des éponges dans des boîtes en plastique et moi non ! Elles apportaient aussi des bouteilles de COCO (de l'antésite et du chewing-gum).

Photo de classe 1959

Je me souviens que mon père, comme tant d'autres, allait à la « chasse aux trésors » à la décharge des bords de Loire. Il disait : « On va à Monoprix ? ». Une fois - j'étais petite – il en avait ramené des banderoles blanches et rouges et m'avait fait une cabane avec !

Je me souviens qu'il y avait un lavoir rue de la cure, côté Bouthéon.

Je me souviens des soeurs de la maison de retraite. Dans les années 50, elles portaient de grandes cornettes et faisaient des piqûres !

Je me souviens de Mademoiselle Midroit qui nous faisait le caté-chisme.

Je me souviens de mes années de collège : dans les années 60, il était à la place de l'école de musique.

Je me souviens qu'à la place du « Progrès » était le bâtiment des Bains-Douches.

Je me souviens de Monsieur Lafont, le maraîcher de l'avenue de Montbrison.

Hélène, 59 ans (témoignage recueilli en 2005)

Ex bains-douches puis local des pompiers, puis office du tourisme pour devenir l'actuelle agence du journal « La Tribune Le Progrès »

Je me souviens . . .

Jacques Robin en 1942

Je me souviens de mon arrivée dans la région, en 1946. J'avais 23 ans. Originaire de Touraine, je venais de passer sept années à naviguer au service de la Marine française. J'étais armurier et je venais perfectionner mon savoir-faire chez Manufrance car je ne connaissais que les armes de guerre. J'ai trouvé ici des gens ouverts.

Je me souviens du jour de mon mariage avec Marie-Louise, une enfant d'Andrézieux. C'était l'été 1947, le goudron fondait tellement il faisait chaud. L'après-midi, nos invités sont allés faire de la barque à fond plat sur la Loire.

Je me souviens de la messe du dimanche. A l'époque, l'église était comble, il pouvait y avoir 300 personnes. Nous installions nos enfants dans le confessionnal pour ne pas occuper trop de places. Je revois le curé Schultz, à la fin de la messe, saluer ses paroissiens sur le parvis de l'église, proposer un coup de main à l'un ou à l'autre…

Je me souviens des feux d'artifice tirés depuis des barques sur la Loire. C'était alors les pompiers qui tiraient les feux d'artifice et parfois, quand une étincelle enflammait les herbes sèches, il était bienvenu qu'ils soient là !

Je me souviens qu'il y avait une lavandière rue du Furan. Elle possédait une planche, un battoir et un savon à la potasse et travaillait « à la tâche ».

Je me souviens de mes parties de pêche dans le Bonson, dont les eaux étaient plus claires que celles de la Loire. Je me souviens des quartiers de viande à la devanture du boucher, place du Forez.

Je me souviens de mes amis Ulman, famille de gitans rude et généreuse.

Jacques 81 ans (témoignage recueilli en 2004)

Génération 90 !

Nous qui sommes de la génération de 1990, nous allons témoigner pour vous de ce qui a pu se passer des années 90 à 2006.

Aux environs de 1995, nous faisons nos premiers pas à l'école maternelle Arthur Rimbaud et Paul Eluard.

Cours de l'école maternelle Eluard

Plus nous grandissions, plus nous nous sommes intégrés dans le quartier. Nous avons aussi vécu les conflits de quartier qui nous ont marqué mentalement. Mais aujourd'hui tout cela a disparu. De nos jours, la Chapelle est un quartier relativement calme ainsi qu'Andrézieux-Bouthéon.

La ville d'Andrézieux-Bouthéon est l'une des communes les plus riches de France et cela ne nous déplait pas. Nous disposons de structures développées comme un Palais des Sports, une piscine, un terrain de foot dernière génération… etc.

Ecole Rimbaud 1990-1991

Tout cela pour dire que nous ne manquons de rien. Nous espérons que la ville dans laquelle nous vivons continuera positivement.

Taner (16 ans) et O. (16 ans), habitants de la Chapelle

(témoignage recueilli en 2006)

Souvenirs des « Tilleuls » à Andrézieux

La maison que nous habitons actuellement date de 1897.

Propriété « Les Tilleuls »

Rachetée par mes grands-parents vers 1920 à un monsieur Ollagnon, minotier, elle fut la « maison de campagne » de la famille. A l'époque, cernée de prés, elle permettait à ma mère et à ses frères de pratiquer le cheval pendant les vacances d'été. Dans le jardin, bien à l'abri, s'étalaient des vignes permettant de fabriquer « son » vin : raisin rosé très sucré (mon préféré), blanc ou teinturier ; les plants variaient au gré des rangées sans compter les raisins en espalier : chasselas et muscat blanc.

Par une vieille porte, nous accédions au « petit verger » (actuellement centre Ambroise Paré), espace de fruitiers flanqué d'un hectare de vigne supplémentaire : 4 rangées de poiriers et pommiers en cordon, 2 beaux cerisiers, des abricotiers en espalier et deux rangées de pêchers sous lesquels poussaient des lentilles.

Ma grand-mère nous apprenait à reconnaître les différentes variétés : poire de la St-Jean, beurrée citron, williams, Louise bonne, bergamote, beurrée grise… Il existait tant de variétés à cette époque.

Achille Haubtmann

Pendant les premières années de la guerre, ma mère est venue habiter là avec mes grands-parents, mes oncles, mon père ayant rejoint l'armée. Des cousins réfugiés de Reims sont arrivés. La maison était très remplie. Les hivers semblaient rudes et les étés brûlants, si je m'en réfère aux photos.

Puis nous avons dû habiter St Etienne, mais après le bombardement de la ville, l'entreprise familiale ayant été rasée, mon père, qui avait lui-même frôlé la mort, nous a conduit, mes soeurs, mon frère et moi, dans une petite remorque attelée à son vélo jusqu'à Andrézieux, repartant aussitôt pour un deuxième voyage avec ma mère et son dernier bébé.

Marie Gonthier
épouse Achille Haubtmann

Un jour, il faisait beau, je me souviens d'avoir assisté ravie à un combat d'avions au dessus de notre cour ; ce qui pour moi n'était qu'un jeu en était un mortel. La sirène qui faisait hurler à chaque fois ma petite soeur s'est fait entendre et ma mère nous a intimé l'ordre de rentrer en vitesse.

Autre souvenir : nous avions l'habitude d'aller attendre mon père et parfois mon oncle qui revenaient de St Etienne en vélo, à la Gouyonnière, nos petites galoches de bois aux pieds. Un jour, à la hauteur de la gare de Bouthéon, nous avons vu un char allemand garé sur le côté de la route ; le surlendemain un convoi de tanks menaçants passait devant nos murs en direction du village.

Anne-Marie née Haubtmann, son
époux Auguste Balouzet et leur fille Thérèse en 1937

Nous, les enfants, avions pour tâche difficile d'empêcher la lavandière, brave femme un peu sourde qui n'y comprenait rien, de retourner chez elle car il y avait danger. Par la suite, j'ai appris que des maquisards bien inspirés étaient venus tirer quelques coups de feu sur les Allemands avant de s'évanouir dans la nature. Un Allemand avait été blessé et en guise de représailles, tous les hommes valides ramassés par les Allemands, dont notre proche voisin le charron, avaient été attachés aux platanes de la place du Forez et devaient être exécutés si le blessé ne survivait pas.
Lourde responsabilité pour la sage-femme, Mme Baudras je crois, à qui l'on avait confié le blessé !! Celui-ci survécut, les otages furent relâchés… mais la place et les rues étaient complètement labourées par les chenilles des tanks.

Voilà mes souvenirs de guerre avec aussi celui des trois petites robes en tissu bleu, blanc, rouge que ma mère, patriote, avait fait confectionner par la couturière Melle Vial de la place du Forez.

Pour que nous, petits enfants, puissions avoir du lait, ma grand-mère avait fait acheter…une vache qui resta sage quelques jours avant de se mettre à sauter allégrement la barrière pour se retrouver dans le potager. C'était une vache sauteuse et même une planche ou deux ajoutées à la barrière n'y changeait rien, elle sautait…

Devant ce constat d'impuissance, ma grand-mère vendit la vache pour en acheter une autre ; mais n'ayant pas davantage à manger, celle-là commença systématiquement à démolir la barrière : les planches volaient et la vache passait dans la potager.
Nous avions échangé une vache sauteuse contre une fonceuse ; alors ma grand-mère loua un pré pour la vache à l'emplacement actuel du Foyer ARALIS, et nous voilà, nous les enfants, escortant la vache conduite par notre grande tante, laquelle avait noué autour de sa main la corde la reliant à l'animal. Oui, mais … affamée sans doute et sentant le foin, notre vache s'est mise à galoper sur la route traînant ma tante qui criait !

Cela s'est soldé par une main ensanglantée et… la vente de la vache, d'autant que ces bêtes ne donnaient pratiquement plus de lait, la femme du jardinier le revendant en douce et prétextant que la vache n'en avait pas !

Nous avons grandi, nous allions acheter le fromage chez Madame Peyret dans sa cave, magasin à la fraîcheur délicieuse après le pont de Furan.

AVANT : Avenue de la Gare (fromagerie Peyret)

APRÈS : Avenue Martouret (ex : avenue de la gare)

Nous allions chercher le lait à la ferme du moulin (actuellement lotissement Les Séquoias) où le corps calciné et sinistre du vieux moulin nous laissait voir les serpents se glisser dans l'eau noire à notre approche.
Nous faisions réparer nos vélos chez monsieur Mayoux qui avait toujours le sourire et regardions de tous nos yeux le travail du charron, notre voisin.

Le magasin de Monsieur Mayoux en cours de démolition, avant la construction du centre de radiologie actuel

Je me souviens des processions de la fête Dieu : ma grand-mère nous équipait de corbeilles emplies de pétales de roses et nous partions en procession de l'église jusqu'au parc Martouret, ouvert pour l'occasion, jetant les pétales odorants. Le parc Martouret, clos de murs, avançait jusqu'à l'église.

Et puis, pendant des années, il y eut la joyeuse période des vendanges en septembre (l'école ne commençait qu'en octobre). Les tonneaux étaient hissés de la cave, arrosés, chaînés, soufrés, lavés, la cuve nettoyée, le pressoir huilé et le grand jour arrivait ! Une joyeuse équipe de cousins, amis, voisins, équipés de paniers et de sécateurs se glissait dans les vignes parmi les plaisanteries. Les paniers remplis se versaient dans les hottes, et les hottes dans la benne placée sur la charrette tirée par le cheval. Nous y participions et avions droit comme les vendangeurs au pâté des vendanges arrosé d'un jus de raisin tout juste tiré de la cuve et qui commençait déjà à pétiller. C'étaient de jolies vendanges ! Le vin ne titrait guère plus de 7 à 8 degrés mais quelle piquette ! Goût de terroir garanti ! « Imbuvable » aux dires de mes oncles lorsqu'ils passaient à la maison et …perpétuel sujet de plaisanterie.

Thérèse 69 ans (témoignage recueilli en 2006)

dessin de Alain Robin

Avant les Chevaux-vapeur

Jusque dans les années 1920, des transporteurs en voiture à cheval emportaient à St Etienne le gravier récolté dans la Loire. Ils en revenaient avec du charbon ou des produits de consommation.

dessin de Alain Robin

La côte de la Fouillouse était terrible pour les chevaux. Les « transports Grégoire » s'étaient donc établis juste au bas de la côte et proposaient des locations de chevaux de renfort. Une fois la côte passée, le conducteur mettait les chevaux « Grégoire » dans un pré et les ramenait au retour.

Ce « système » qui avait pris fin dans les années 1920 fut remis en service pendant les années de guerre, en 1939-1945.

Yves 67 ans (témoignage recueilli en 2005)

dessin de Alain Robin

Vers 1950, il y avait encore quelques voitures à cheval dont celle de mon grand-père.

Je l'accompagnais pour aller au jardin dans les "Chambons", pour livrer les pommes de terre, pour aller à la pêche dans les gourds…

C'étaient aussi des chevaux qui passaient le chasse-neige et ramenaient les détritus.

Jean (témoignage février 2005)

De l'Auvergne à Andrézieux-Bouthéon

Quatre-vingt sept ans, née à Commentry (à la lisière de l'Auvergne … et la lisière c'est quelquefois plus solide que le drap), où mon père était paysan, alors que cette petite ville était plutôt industrielle … J'y ai passé mon enfance, mon adolescence, j'y ai travaillé jusqu'à la fin de la guerre. Les aléas de la vie m'ont conduite ensuite à Royat, puis en Algérie d'où nous avons été rapatriés avec deux valises et la volonté de s'en sortir, puis à Saint-Etienne et enfin à Bouthéon.

Notre travail à Saint-Etienne étant épuisant, nous venions quelquefois chercher le calme sur le terrain des Essarts absolument vide à l'époque. Nous y avons trouvé un certain agrément (sur cette photo, où mon mari ramasse des pissenlits, c'est ici …. Il n'y avait que des prés, rien d'autre, le désert !).

Mr Chich aux Essarts

En nous promenant, nous avons connu Bouthéon … nous trouvions que c'était un petit peu vieillot, mais charmant, sympathique, propre … c'est ainsi que l'on a posé nos pieds ici, à Bouthéon, pour longtemps.

J'aime Bouthéon, plus qu'Andrézieux à vrai dire … Avant la fusion des deux communes, en mars 1965, Monsieur Imbert était le maire de Bouthéon. C'était une personne que nous appréciions, avec qui nous pouvions discuter tranquillement. La fusion a été faite, c'est très bien, je suis bien dans ma ville, très bien même.

Mon mari est décédé, il est au cimetière de Bouthéon. Il avait des rapports cordiaux avec les voisins, avec le Curé de Bouthéon, avec le Maire de l'époque, Monsieur Sicre, et tout ça a fait que nous avons trouvé quelques raisons de rester là ….

Depuis, j'ai été marquée par la transformation de la commune … l'apport industriel, dont nous avons souffert au début, nous a un peu effrayés mon mari et moi, par la crainte des odeurs, des pollutions, pour la sécurité aussi … puis petit à petit les maires qui se sont succédés ont fait leur possible pour éviter les problèmes … Ce qui a été fait est bien, car si la vie des habitants peut être touchée par la proximité des usines, elles apportent beaucoup de travail dans la région …

A la retraite, l'attrait du soleil nous a un temps éloignés, mais nous avions conservé notre maison ici. Aujourd'hui, je me sens peu à l'aise dans mon quartier, un peu seule et ne le vis pas très bien. Je rencontre quelques personnes mais les échanges sont limités … chacun reste chez soi, tout en sachant que malgré tout l'on peut compter sur leur aide en cas de besoin. Je lis beaucoup … Ce qui m'affecte aussi énormément c'est la perte d'amis chers, la privation d'autres, à cause des difficultés liées à l'âge, aux problèmes de santé, aux distances …

Au niveau associatif, la commune donne une image dynamique… Au niveau social, bien qu'énormément impliquée autrefois, en particulier dans la création d'Amavie-Forez, association d'aide aux victimes, sous l'égide du Ministère de la Justice et du Tribunal de Montbrison, maintenant je n'aide plus qu'à titre personnel, quelques personnes autour de moi. J'ai bien tenté la commission d'habitants mais je me suis ennuyée, n'étant pas au courant de beaucoup de choses, difficile de prendre la parole. Par contre, je vais à l'université pour tous … Côté festif, je n'ai jamais été attirée par ça et il ne faut pas compter sur moi.

Je veux garder mon indépendance tant que je le pourrai, je m'occupe avec d'autres activités.

Madeleine 87 ans (témoignage recueilli en 2008)

« J'aime » / « J'aime pas »

Témoignages d'élèves du lycée Pierre Desgranges 2006-2007

J'aime !

Depuis ma naissance, je vis à Andrézieux-Bouthéon, plus exactement dans un quartier nommé la Chapelle.

Celui-ci a souvent fait l'objet de critiques négatives et de préjugés. Il effraye ceux qui ne le connaissent pas, mais moi je le connais bien et je peux vous affirmer que ce n'est pas un quartier difficile, je le trouve même plutôt convivial. On trouve un enrichissement pour chacun. Cependant, quelques-uns ne voient pas cela de cette manière et cela engendre un racisme mutuel.

D'un point de vue structurel, je trouve qu'Andrézieux-Bouthéon est une ville bien aménagée Nous disposons de belles écoles, d'un palais des sports, d'un centre de loisirs…

Les jeunes ne sont pas très encadrés. Il manque une prise en charge de la jeunesse à Andrézieux-Bouthéon.

K.

Centre commercial de la Chapelle en 2012

J'aime pas !

Tous les matins du lundi au vendredi, je me lève pour aller au lycée à Andrézieux, même si j'aurais préféré aller à Saint-Etienne. Quand j'arrive à l'arrêt, ce qui me fait plaisir, c'est que je ne suis pas tout seul de Saint-Etienne à aller au lycée d'Andrézieux.
Quand j'arrive à Andrézieux, je me dis :

« Vivement que la journée se termine. »

Un lycéen

Pub! Parce que j'aime !

A Andrézieux, ce que je préfère c'est AKSARAY KEBAB : il est ouvert du lundi au jeudi de 11 h à 23 h, le vendredi de 17 h à 22 h, le samedi de 11 h à 22 h non stop et le dimanche de 18 h à 22 h. Il se trouve au centre commercial de La Chapelle en face d'ED.

Lorsque tu manges dans ce restaurant, tu peux sentir la propreté des locaux, ça donne envie de manger les sandwiches.

Un lycéen

J'aime bien...

A Andrézieux, j'aime bien le secteur de La Chapelle, car ce quartier est plus urbanisé comparé au vieil Andrézieux. Ce qui est sympa, c'est qu'on peut y rencontrer des gens de toutes origines.

Je pense que les quartiers devraient plus se côtoyer. Beaucoup de personnes pensent que La Chapelle ressemble à une « Cité » alors que ce n'est pas le cas. Certaines personnes qui gagnent bien leur vie ne veulent pas aller vers les gens de La Chapelle, elles les prennent pour des personnes inférieures à elles…

Et surtout, essayons d'être moins racistes.

Un lycéen

L'Espace socio-Culturel « le Nelumbo » en 2012

Angoisses
Andrézieux, ça craint,

Quand je la traverse, j'ai peur d'être agressé. Y'a de la racaille dans tous les coins, même au supermarché y'a des surveillants dans tous les coins sans parler des clodos qui squattent les bars avec leur bière à la main. Les gens roulent comme des fous et si tu as le malheur de ne pas regarder à droite et à gauche, tu peux en crever.

Un lycéen

J'aime mon quartier !

J'ai grandi à la Chapelle, j'y habite depuis 15 ans.
Moi, je pense que c'est super mais les gens qui habitent ailleurs ont des mauvaises images du quartier de la Chapelle, ils pensent que c'est dangereux, que les jeunes se battent tout le temps et qu'ils ne travaillent pas.

Alors que tout le monde se connaît et se parle, les enfants jouent ensemble.
On est comme une grande famille, il y a plein de choses à faire.

Ce sont des gens géniaux, il y a des personnes de toutes les origines. Des familles Algériennes, Marocaines, Turques, Portugaises et Africaines…
On apprend les cultures d'autres pays.

C'est bien ! Il y a plein de choses comme la piscine, des écoles, les commerces, les usines, le centre social pour faire les activités, les jeudis après-midi il y a le marché de la Chapelle.

Il y a même une mosquée pour les musulmans

Nous sommes descendantes des « Gens du voyage » ….

- Nous sommes cousines et nous sommes toutes les deux des descendantes des « gens du voyage ». Quand je suis née, en 1947, ma famille était déjà sédentarisée depuis une génération. Nous vivions dans une maison, mais pauvrement. Dans les années 50, nous avons vécu à sept dans un deux-pièces. Les quatre filles dormaient dans l'unique chambre, on dormait à trois dans un lit, tête-bêche.

On n'avait pas l'électricité, on s'éclairait au « falot » (lampe-tempête) ou à la lampe à pétrole. On faisait chauffer le fer à repasser sur le fourneau. Le soir, une fois la nuit tombée, sans électricité, il n'y avait pas grand chose à faire : on s'installait autour du fourneau et on discutait. Il n'y avait pas d'eau sur l'évier. Il fallait tirer l'eau du puits et se laver dans une cuvette. Comme on n'avait pas de frigo, on mettait la nourriture dans le puits pour qu'elle reste fraîche. Il y avait un « bachas » à l'extérieur pour faire les lessives.

- Chez nous, on a eu une machine à laver en 1964. Et aussi la télétire-lire ! C'était une télé qu'on louait chez un commerçant d'Andrézieux.
Quand on voulait regarder un programme, il fallait mettre une pièce dans la fente !

Mes parents ont eu quinze enfants, dont quatorze vivants, mis au monde par « la Joffrette ». Il fallait nourrir tout le monde : mon père travaillait énormément. Il faisait double journée chez « Thomas-le-potier » : il enchaînait le poste de nuit et le poste du matin. Dans la matinée, notre mère nous envoyait lui apporter son casse-croûte.

En 1956, mes parents ont pu faire construire une maison et nous avons pu avoir des volailles, des lapins et un jardin. Nous, les enfants, nous devions travailler beaucoup, aider à la maison. Les filles étaient chargées des lessives : l'une lavait le blanc, l'autre les couleurs…

Nous avons été élevés « à la dure ». Quand les parents parlaient, il n'y avait pas à discuter. Si on était puni à l'école, on était puni aussi à la maison (et les punitions n'étaient pas douces !…). Par contre, si une institutrice s'acharnait sur nous à cause de nos origines, notre mère intervenait.

On « recyclait » les vêtements, qui passaient d'un enfant à l'autre. Le plus souvent, c'était des vêtements donnés, mais ma mère nous en achetait aussi : un mois elle achetait pour deux des enfants, le mois suivant pour deux autres, etc.

A Noël et au Jour de l'An, nos parents ne pouvaient pas nous offrir de cadeaux : on avait des friandises et pour nous c'était vraiment la fête.

Ma grand-mère Antoinette et ma mère Félicie bébé

Années 20-30 : Ma grand-mère et mes arrière grands-parents GATT-LERCH

- Moi, quand j'étais petite, je vivais dans une roulotte, mais notre roulotte ne bougeait jamais. Mes grands-parents paternels, eux, « faisaient la route ». Par la suite, mes parents ont acheté une fermette à Bouthéon.

- C'est Madame Baudras qui nous a mis au monde. C'était une femme extraordinaire. Elle l'a fait uniquement par humanité, car mes parents n'avaient pas de quoi la payer, de même que le Docteur Lacoste, qui nous donnait des médicaments quand nous étions malades. Tous deux sont devenus des « légendes » de notre ville. Monsieur Desgranges aussi était un homme très humain. Il venait souvent chez mes parents, il nous aidait beaucoup.

Tous n'avaient pas la même humanité envers nous. A l'école, par exemple, certaines institutrices nous mettaient au fond de la classe parce que nous étions « les bohémiennes ».

Heureusement, d'autres, comme Madame Heynaud, nous ont tirées vers le haut, et nous avons nous aussi pu faire partie des premières de la classe.

- Je ne sais malheureusement pas grand-chose du passé de ma famille. Je sais que mon grand-père était né en Suisse. Le dialecte parlé par mes parents tirait sur l'allemand. Nous sommes certainement originaires de l'Est, mais d'où exactement ? Aujourd'hui, j'aimerais en savoir plus mais quand on était jeune, on n'interrogeait pas beaucoup nos parents et eux ne parlaient pas du passé. Ils ne nous ont appris ni leur langue, ni leurs savoir-faire de vanniers et de musiciens. Ils vivaient en roulotte, s'éclairaient au pétrole, ne savaient pas lire, et ils ont voulu nous écarter de cette vie-là. Ils voulaient qu'on évolue, qu'on vive mieux qu'eux. Pour eux, les enfants passaient avant tout.

Mes grands oncles zouaves (frères de la grand-mère) morts en 1914 et 1916

Mon père était, comme on dit par ici, « patère », c'est à dire chiffonnier : il passait dans les maisons pour récupérer les vieux objets dont les gens ne voulaient plus. Quand il ramassait des livres, il me disait : « Va voir, je t'ai trouvé des livres ». Lui, ne savait pas lire.

Ma mère, c'est le facteur qui lui a appris à signer, mais il le lui a appris avec une mauvaise orthographe !

- Je n'ai pas honte de l'histoire de ma famille. J'aime dire que je suis « la fille du chiffonnier ». J'estime que chacun a sa place sur cette terre, peu importe d'où l'on vient. Ma devise : « Je suis qui je suis ». Ce qui est terrible, c'est le « paraître ».

C'est vrai qu'on a souffert, enfants, des étiquettes qu'on nous collait. Il n'y a rien de pire que les étiquettes… « Voleurs de poules », « Voleurs d'enfants ». C'est terrible « voleurs d'enfants », comment pouvait-on dire ça de nous ?

On n'avait pas beaucoup mais jamais on aurait eu l'idée de toucher au bien d'autrui. Mon père nous disait toujours : « Ayez l'amour du travail et soyez honnêtes avec les gens, vous vous en sortirez toujours ».
Mais quand quelque chose disparaissait, c'était toujours nous qu'on accusait…

Pourtant, aujourd'hui, je n'ai pas de haine envers ceux qui ont été injustes envers nous. Chez nous on ne rend pas le mal par le mal. A l'école, je me souviens d'avoir souvent donné mon goûter à des enfants qui n'en avaient pas. La façon de vivre de mes parents m'a appris à être ouverte aux autres : chez nous le café était toujours prêt ; on ne fermait jamais à clé, ni le jour ni la nuit. Ma mère n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'il y avait beaucoup de monde à la maison. Je l'ai vue faire cuire jusqu'à sept canards le même jour ! On nous disait :
« Chez vous, c'est la maison du Bon Dieu ! ».

- Moi aussi j'aime les gens, et ici, à Andrézieux, les gens me le rendent bien ! J'ai vraiment le sentiment d'appartenir à cette ville où j'ai grandi. Je mets toujours des heures à faire mes courses, le temps de parler à tout le monde ! Ce qui fait bizarre, c'est de penser que nos enfants connaissent à peine notre histoire familiale …

Grand tante maternelle

Nous avons épousé des hommes qui n'avaient rien à voir avec les gens du voyage. J'ai bien peur que très vite, dès les prochaines générations, il n'en reste même pas le souvenir… De leur savoir-faire de vanniers, il ne nous reste pas grand-chose. Pourtant nos pères et grands-pères travaillaient l'osier avec beaucoup d'art. Ils faisaient des paniers « à laceries », des balles à linge blanches ou vertes, selon que l'osier était épluché ou non (les blanches étaient magnifiques, souvent elles servaient à coucher les bébés).

Nous, les enfants, on savait « éplucher » l'osier. Puis on le fendait de haut en bas avec un outil. Ils savaient aussi le teindre.

Ils étaient aussi musiciens. Mon père et mes frères jouaient de l'accordéon, mon grand-père du violon.

Il y avait aussi à Andrézieux des familles d'origine tzigane qui jouaient très bien du violon. Le Docteur Lacoste les faisait parfois jouer.

Mon père, lui, avait un don pour la plongée. Il savait nager entre deux eaux. Il était champion de la Loire des joutes sur l'eau. On lui avait donc demandé d'être sauveteur à la Sirène de Saint-Just. Il a rattrapé plusieurs noyés; jusqu'à ce que ma mère lui demande d'arrêter.

- Je me souviens des histoires que racontaient mes parents. Ils parlaient souvent d'un moulin près duquel ils passaient au temps où ils voyageaient encore en roulotte. Le meunier de ce moulin s'était suicidé, et si l'on s'y arrêtait, le moulin se remettait à tourner. Il fallait passer son chemin sans s'arrêter. Il y avait aussi la légende du pont de Bonson (le pont du Diable) ; quand on y passait de nuit, on y voyait une tête. Moi-même, j'évitais d'y passer. On dit que les curés racontaient ces histoires pour que les gens viennent à la messe !

- On a les mêmes souvenirs d'enfance que tout le monde, les mêmes souvenirs de bêtises! Je me souviens d'un jour de l'hiver 1956, il faisait un froid terrible, on est partis faire une ballade en "char à bras" sur la Loire gelée; On n'avait pas conscience du danger. Qu'est-ce qu'on a pris au retour!

Les joutes sur la Loire

- Moi, je me souviens de ma grand-mère maternelle qui venait à pied, de nuit, de Saint-Just-Saint-Rambert à Bouthéon pour nous veiller si l'un de nous était malade.

Parfois elle n'avait dans sa poche qu'un seul bonbon : elle prenait son couteau et le partageait en autant de morceaux que d'enfants… Quand on a vécu de peu de choses, on reste toujours sensible à ceux qui n'ont rien. Il y a quelque temps j'ai vu près d'ici une roulotte à cheval avec une famille tzigane, sous la pluie, une femme avec un bébé, des enfants aux pieds-nus. J'ai fait demi-tour et je suis retournée chez moi prendre des vêtements que je leur ai apportés. On n'a pas pu se parler, on ne se comprenait pas. Je pense que c'était des tziganes de Roumanie. Cette vie de voyage est une vie difficile, mais on ne peut pas dire "ils devraient vivre dans une maison". S'ils ne font de mal à personne, ils ont le droit de vivre ainsi. C'est leur vie. Eux, leur maison, elle roule. Voilà tout.

Mauricette et Marie, 58 ans (témoignage recueilli en 2005)

Nos arrière-grands-parents Chied

Les brèves de Jeanine

Jeanine est née à Andrézieux.
Elle y a passé son enfance, sa vie de famille,
Aujourd'hui âgée de 83 ans, elle y habite toujours ….
Elle nous fait partager quelques souvenirs …

- Je me souviens du quartier dit « des voies basses ».

Jean Forissier dit « Le Diable »

- Mon arrière grand-père était surnommé « Le Diable », mon grand-père « Jean La Bille », mon père « Le Tienne » ! De 1930 à 1945, tous les trois draguaient le sable dans la Loire .

Pont métallique enjambant le Furan

- Je me souviens de la ferme :

La Blonde, Blanchette et Carline étaient les vaches de mon grand-père. Tous les jours, elles franchissaient, pour aller paître, la passerelle du chemin de fer sur le Furan.

- Je me souviens de « La Pagnole » :

C'était une réfugiée espagnole (1925/1953), très originale … elle portait une grande robe à volants et je me souviens l'avoir vue danser, jouant des castagnettes, avec une bouteille sur la tête ! Elle entrecoupait ses danses de petits coups à boire, jusqu'à ce que la bouteille de vin soit vide !

- Je me souviens aussi de « la boutasse* » où poussait le cresson dans les Chambons.

- C'était dans Les Chambons, au Pré Pairie (ou Prairie ??)… mon grand-père y avait une terre dans les années 1930 pour y faire les foins.

*petite mare

Le ramassage du foin dans les Chambons

Jeanine, 83 ans (témoignage recueilli en 2009)

« Qui a inventé l'école …
C'est ce sacré Charlemagne !!!! »

Bouthéon L'école de Garçons

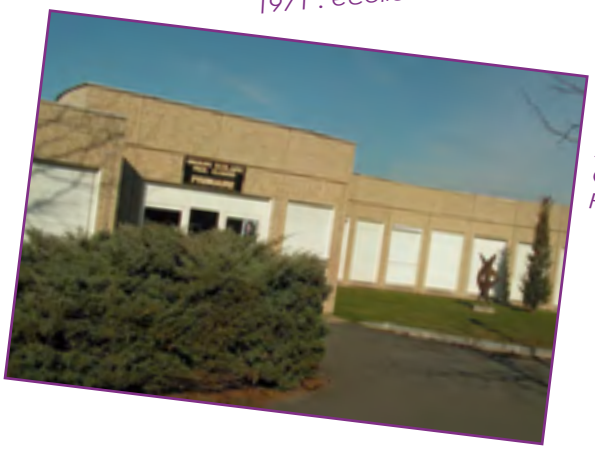
1986 - 1987 : école maternelle A. Camus
(actuel relais assistantes maternelles)

1959 - école primaire garçons

Années 1990 : école primaire Pasteur

1971 : écolières groupe A. Rimbaud

1958 : école maternelle du bourg



Années 2013 -
Groupe scolaire
Paul Eluard

Paroles d'enseignantes

Lorsque j'ai été nommée à Jeanne d'Arc, en 1968, l'école n'avait que deux classes : celle de la directrice, Melle Merlay, avec CE1 – CE2, CM1 – CM2, et ma classe, avec les trois sections de maternelle et le C.P. Celle-ci comptait 63 élèves inscrits, dont 55 présents. La classe était très grande, une cloison de séparation avait été supprimée.

La famille donatrice de la propriété à la paroisse pour la construction de l'école Jeanne d'Arc.
De gauche à droite : Madeleine Petit née Perras, Michélie Barailler (Ferrier), une domestique, Marguerite Perras (Rebour), Jacques Barrailler, Marinette Barrailler (Sanial), Emile Perras et Annie Barrailler (Charlot).
Photo prise devant la grotte.

J'étais secondée par une aide-maternelle. Dans l'année, une nouvelle institutrice a été nommée et les locaux réaménagés. Nous n'avions ni cantine, ni couchettes.

Je me souviens que l'on passait le rouleau, l'« adressette » pour reproduire le travail en autant d'exemplaires que d'enfants, puis plus tard, nous avons eu une machine à alcool.

Ecole Jeanne d'Arc ancien portail

A l'époque, à l'école, on demandait le silence. Dès la moyenne section, le travail était très scolaire. Aujourd'hui, c'est différent : les enfants sont invités à circuler, à s'exprimer…
Je m'occupais beaucoup des CP qui devaient apprendre à lire, je préparais le travail pour la personne qui m'aidait. Nous faisions : rythmique, langage, vocabulaire, latéralisation… Nous avions des disques pour faire des mouvements. Les plus jeunes avaient du mal à être en groupe. A partir de la rentrée, il fallait bien 2 mois avant d'arriver à « vivre ensemble ». Jusqu'à la Toussaint, c'était dur ! En 75, les deux ans sont arrivés à l'école. Quelques uns avaient des couches, c'était vraiment des bébés…

Ecole Jeanne d'Arc portail actuel

Un peu plus tard, nous avons pu aménager des couchettes. Puis, lorsque nous avons eu de nouveaux locaux, nous avons pu aménager des « coins ». Il y avait peu d'argent, il fallait que l'école vive avec peu de moyens. Les parents participaient beaucoup, pour fabriquer des meubles, des bancs pour ranger les chaussures…ils venaient même faire des travaux de maçonnerie : ils ont construit un préau, ils venaient le samedi faire des peintures.

1989 : Fête de l'école

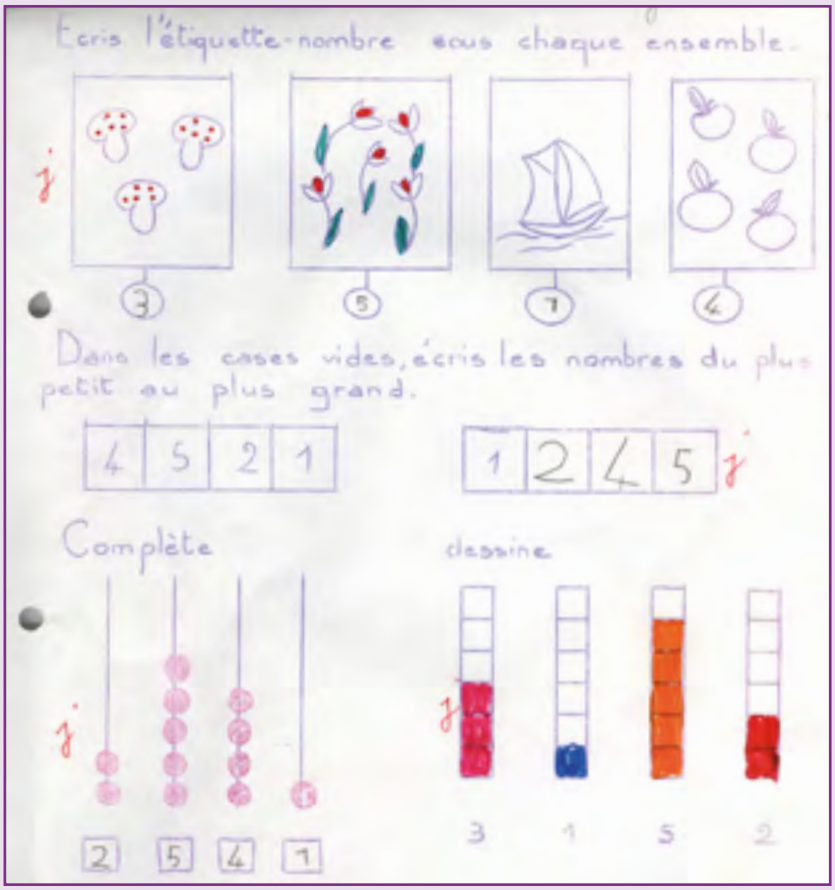
Il y avait aussi un groupe de mamans très habiles qui fabriquaient des objets mis en vente lors de la kermesse. Du coup, il y avait une bonne ambiance : on s'est fait des amis parmi les parents d'élèves. La kermesse se faisait à l'école et la fête de Noël à la salle d'oeuvre, sur le site de l'actuelle maison paroissiale. Pour la kermesse, nous préparions des danses, les enfants portaient des costumes en crépon (qui craignaient la pluie !!!). Il y avait une tombola pour laquelle beaucoup de lots étaient donnés. Chaque année, la fabrique de bûches de Saint- Galmier nous donnait une centaine de bûches ; le gros lot était un vélo, offert par monsieur Balouzet, le père de Mme Vignet. Tout cela créait un bon esprit.

Au fil des années, nous avons fait de plus en plus de sorties. En fin d'année avait lieu le traditionnel voyage : Peaugres, le Parc de la Tête d'Or, les grottes de la Balme… Le principal était de prendre le car et de faire un pique-nique ! Plus tard, il y a eu les classes de neige : les parents payaient et la commune donnait une participation.

A une époque, quelque chose d'important et d'intéressant s'est mis en place dans toutes les écoles primaires d'Andrézieux : les « contrats bleus » : chaque jour, pendant deux heures, de 15 h 30 à 17 h 30, des intervenants extérieurs et un enseignant prenaient en charge les enfants de CM2 pour des activités diverses : voile, escalade, musique, judo, basket, échecs, peinture, poterie, tennis… La municipalité payait l'enseignant et l'intervenant. C'était super, mais cela revenait très cher…

Une chose que nous avons remarquée : quand il y avait classe le samedi matin, on voyait les papas à l'école. Avec la semaine de 4 jours, on ne les a plus vus…

Nous avons vu nos enfants passer dans nos classes. Pour essayer d'être plus justes, nous étions plus sévères avec eux ! Mes enfants évitaient de m'appeler, ils levaient la main !



Exercices d'écolier imprimés à la machine à alcool - années 80

Nous n'avions pas eu de formation pour enseigner. Nous avons commencé respectivement à 18 et 20 ans. Pendant les vacances scolaires, nous suivions des sessions de formation en Haute-Loire. Nous n'étions pas payées, c'était à nos frais. On regardait faire le maître, c'était très formateur. Maintenant, pour les jeunes enseignants, le principe est de tout découvrir seul.

Quand on commence à enseigner, on connaît beaucoup de choses théoriques, mais après, on voit que c'est la connaissance de chaque enfant qui est importante. En 1970, la religieuse dont j'ai observé le travail utilisait depuis déjà 20 ans la méthode Montessori. Nous avions peu de connaissance de la psychologie de l'enfant. Nous disions de tel enfant : « Il est pénible ». Nous ne savions pas identifier l'hyperactivité, la dyslexie ou un enfant surdoué. Et puis comment faire avec lui ? On a dû faire des erreurs… On a toujours à apprendre et chaque enfant est différent.

Ce qui m'interpelle avec le recul, c'est de voir que des enfants qui ne réussissaient pas bien en classe ont quand même réussi leur vie (familiale, professionnelle…). C'est ce qu'on doit voir quand on est parents. Un jour, un enfant de CE2 qui avait des difficultés m'a dit : « Moi, je suis content de venir à l'école ». Cela m'a beaucoup touchée. Je me suis dit : « C'est ça l'important. » Pendant nos premières années d'enseignement, en tant qu'enseignant, on veut du résultat, mais avec le temps, on comprend que mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine, et l'on souhaite surtout que les enfants soient heureux.

Plus jeune, je demandais toujours à mes enfants : « Quelle note tu as eue ? ». Un jour, mon fils m'a répondu : «Je ne suis pas un carnet de notes ». Il avait raison … La réussite se fait quand même. Il n'y a pas que l'intellectuel qui valorise. Ce qu'il faut, c'est trouver sa voie. Surtout, l'enseignant ne doit pas s'autoriser le droit de dire : « Je me demande ce qu'il fera dans sa vie celui-là », même si on se fait beaucoup de souci pour certains. Dans une classe, la difficulté est de gérer les inégalités mais j'ai remarqué que la solidarité joue beaucoup : les plus doués aident les autres.

Nous avons vu passer beaucoup de méthodes, l'une détruisant parfois l'autre… Les « Maths modernes » nous ont demandé beaucoup de réunions les mercredis pour seulement quelques années d'exercice ! Heureusement, les parents nous faisaient beaucoup confiance.

Elisabeth 59 ans et Annie 61 ans

(témoignage recueilli en 2005)

Ecole Jeanne d'Arc 1974

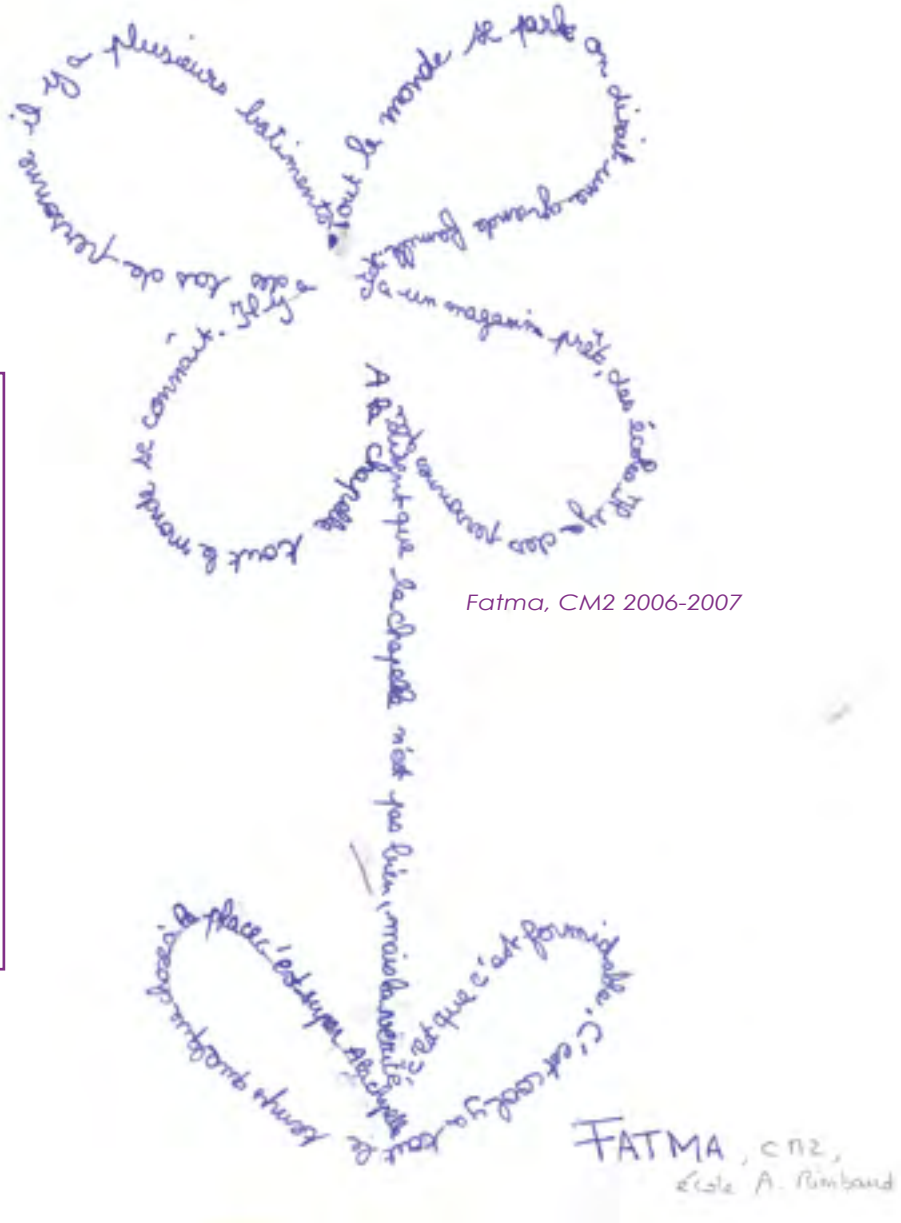
Calligrammes d'écoliers

L'école Arthur Rimbaud

Cevher, CM1 2006-2007

*Le coeur : Quand j'étais petit, il y avait un camion de pomme d'amour et de barbe à papa. Je ne voulais pas aller à l'école. Je partais tous le tant au petit bois

La flèche : Chapelle, J'aime la chapelle



Fatma, CM2 2006-2007

*Les pétales : A la chapelle tout le monde se connaît. Il y a des tas de personnes, il y a plusieurs bâtiments. Tout le monde se parle, on dirait une grande famille. Il y a un magasin prêt des écoles. Il y a des personnes qui …

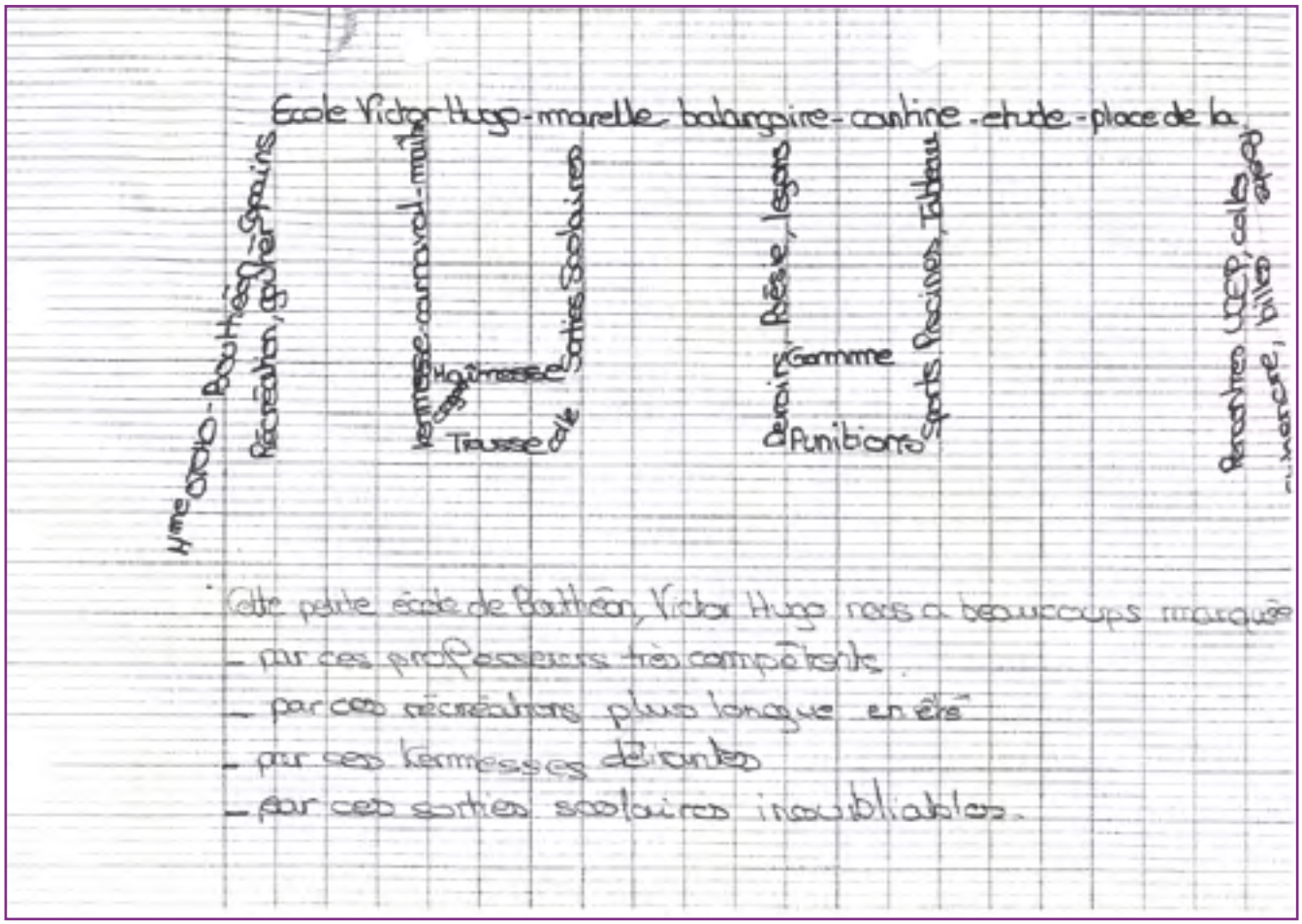
La tige et les feuilles : …disent que la Chapelle n'est pas bien, mais la vérité c'est que c'est formidable. C'est cool y a tout le temps quelque chose à la place. C'est super à la Chapelle.

***ORTHOGRAPHE DES AUTEURS DES CALLIGRAMMES RESPECTEE**

L'école Victor Hugo

Cette petite école de Bouthéon, Victor Hugo, nous a beaucoup marqués :
- Par ses professeurs très compétents,
- Par ses récréations plus longues en été,
- Par ses kermesses délirantes,
- Par ses sorties scolaires inoubliables.

Deux lycéennes



Anecdotes

Mme Vernay s'est occupée dès 1967 de la Bibliothèque pour tous d'Andrézieux-Bouthéon. Elle s'est intéressée, il y a quelques années, à récolter auprès de personnes âgées de l'époque des souvenirs sur « l'autrefois » pour réaliser une exposition sur notre ex-village. C'était en 1980.

Madame Vernay à la Bibliothèque pour Tous

Elle évoque l'histoire de la bibliothèque :

-"La Bibliothèque pour tous a ouvert le 5 février 1966. Elle faisait suite à la Bibliothèque paroissiale qui était tenue par des personnes bien connues d'alors: Melles Fontanay, Chapal et Berlier. Les nouvelles venues ont demandé l'aide des "Bibliothèques pour tous", organisme de l'A.C.G.F. (Action Catholique Générale Féminine), lesquelles, en devenant indépendantes vers 1975, ont pris le titre de "Culture et Bibliothèques pour tous".

De gauche à droite
à l'arrière : Melle Berlier, Melle Midroit, Melle Poméon, Mr Rémi Bonis, Mr Cdt gendarmerie, le Père Schultz, Mr Desgranges, Mr le vicaire de la paroisse : Mr Adhémard
à l'avant :Mmes Douvre et Nicodème, Mme Vernay

Madame Vernay nous apporte des détails concernant certains lieux bien connus des Andréziens-Bouthéonnais:

-"La croix située à l'angle de la rue Paul Grousset (fontaine des dauphins) porte la date 1733 et les lettres PRV : "Pour le Roi et la Victoire". Il s'agit de la date de la guerre de succession de Pologne. (Cette information me fût donnée par M. Serge Dalon)."

-"La première église d'Andrézieux était la chapelle du cimetière. Elle donna ensuite son nom au quartier érigé dans les années 1970. En 1689, un vicaire fut installé et officia dans cette chapelle dédiée à Sainte-Agathe. Conservée au cimetière, elle est sans doute le plus ancien témoin du passé. Elle a bien sûr été restaurée plusieurs fois. Lorsque j'ai pu y avoir accès, mes regards se sont attachés au bénitier que tant de mains ont dû effleurer ».

Edification en 1641

-"Le premier chemin de fer franchissait dix fois le Furan depuis le départ de Saint-Etienne."

- Pourquoi cette appellation de "rue des jarretières" ?

Selon Mme Vernay, une première hypothèse voudrait que, cette rue étant située à la limite d'Andrézieux et de Saint-Just, les deux villages se la seraient disputée comme on tire sur une jarretière. La seconde, plus "concrète", est la suivante : cette rue étant obscure, il est possible que les filles y aient perdu facilement leur jarretière !

-"Rue de la Font Chalon, sur la gauche de l'actuelle CASA, était autrefois une fontaine d'eau très pure. On venait y chercher l'eau pour le café."

Et enfin, une anecdote :

- « Lorsque je passe rue des jarretières, près du pont de « Sanpanne », d'où l'on pouvait voir la gare, je me souviens du petit garçon qui me dit un jour de notre enfance : « Tu vas voir, je vais faire partir le train »(qui était en stationnement). Il siffla et…le train s'ébranla ! Coïncidence? Sûrement … »

Marie-Thérèse Vernay, 86 ans (Témoignage recueilli en 2008)

La place Rouge

Sur le site de la Place Rouge (place du marché), il y avait des marécages (et beaucoup de moustiques !).

Après les immeubles de la rue Lamartine et de la rue Molière, on a construit les écoles, une nouvelle gendarmerie ; puis la piscine, le lycée… Au fur et à mesure de l'augmentation de la population, le quartier s'étendait.

Nous avons vu grandir Andrézieux en même temps que nos gosses…

Louise et Jean-Marc (témoignage recueilli en 2005)

Animations sur la Place Rouge dans les années 80

Une vie à la ferme

Autrefois, il y avait beaucoup de fermes, du côté de Bouthéon, près de l'actuel terrain d 'aviation, mais aussi sur Andrézieux.

Dans les années 50, nous avions une ferme côté Bouthéon. Nous élevions une dizaine de vaches, des cochons, des chèvres, poules et lapins. Dix vaches, c'était déjà beaucoup car la traite se faisait à la main. Chaque paysan avait aussi un petit carré de vigne et produisait son vin pour l'année (on apportait son raisin place de la Bascule où était installé l'alambic).

Nous étions loin des commerces. Un épicier, Monsieur Maisonneuve, passait à cheval pour le ravitaillement, ainsi que le boulanger de Veauche.

Pour l'école, il n'y avait pas de ramassage scolaire, les enfants faisaient la route à pied, du champ d'aviation jusqu'à l'école de Bouthéon.

La vie quotidienne n'était pas toujours facile. Nous n'avions pas l'eau courante, nous tirions l'eau du puits (nous y descendions aussi les biches à lait pour les refroidir). Nous n'avions pas de machine à laver, mais un monsieur de Bouthéon qui avait créé une association en louait une aux familles. Elle fonctionnait avec une bouteille de gaz. Lorsque le linge était lavé, il était brûlant : il fallait le sortir avec des pinces. Pour le rinçage, on vidait la machine et on la ré-remplissait avec des seaux ! Nous pouvions aussi louer auprès de cette association une machine à tricoter.

Côté loisirs, il y avait un cinéma. Un magicien venait parfois dans les cafés. Il commençait à y avoir quelques télévisions : les enfants allaient la regarder chez les chanceux qui l'avaient déjà ! On allait aussi la voir au café.

C'était une vie de travail, pas toujours facile, mais je crois que nous n'étions pas malheureux. On avait le temps, et surtout, on ne voyait pas ce qu'il y avait ailleurs, on ne pouvait se comparer à personne.

Au bout de quelques années, nous avons dû quitter notre ferme : elle a été démolie pour que le terrain d'aviation puisse être agrandi…

Bernadette 69 ans (Témoignage recueilli en 2005)

La ferme et le moulin des Cibaudes

Habitant près du quartier des Cibaudes, j'allais chaque matin chercher le lait à la ferme, située près des ruines de l'ancien moulin. J'y ai vu installer une des premières machines à traire les vaches, car j'allais souvent à l'étable. Grâce à Mr Vignon et un de ses fils, Robert, j'ai observé la mise en marche et le fonctionnement du « bélier », ainsi que la manoeuvre des vannes. Les jours de vacances, on arpentait les prés avec Robert et on tirait les moineaux à la fronde, mais nous revenions très souvent bredouilles. Il m'était interdit de traverser le Furan sur l'aqueduc, ainsi que de pénétrer dans les ruines du moulin. A la retraite, les plans du moulin et de la ferme que j'ai retrouvés dans les archives de mon grand-père et mes souvenirs d'enfance m'ont incité des décennies plus tard à en réaliser des plans et des croquis.

Daniel, 68 ans Témoignage recueilli le 13 juin 2012

Le moulin de Cibod (Domaine de Léonard Cibod en 1684), un des meuniers fut maire d'Andrézieux de 1848 à 1865 puis son fils jusqu'en 1873.

Logo agrandi du papier en-tête d'un des meuniers Grégoire VERNAY

Le moulin fut exploité par Grégoire VERNAY qui en 1887 eut l'idée ingénieuse d'utiliser la force motrice du furan pour actionner une dynamo Gramme; La première ampoule a brillée à Andrézieux en 1889.

Le moulin dans les années 1920

Chargement des sacs de farine.

A droite de la camionnette, M. Pugnet,
Propriétaire du bâtiment, en 1921

Le moulin a brûlé en 1932.

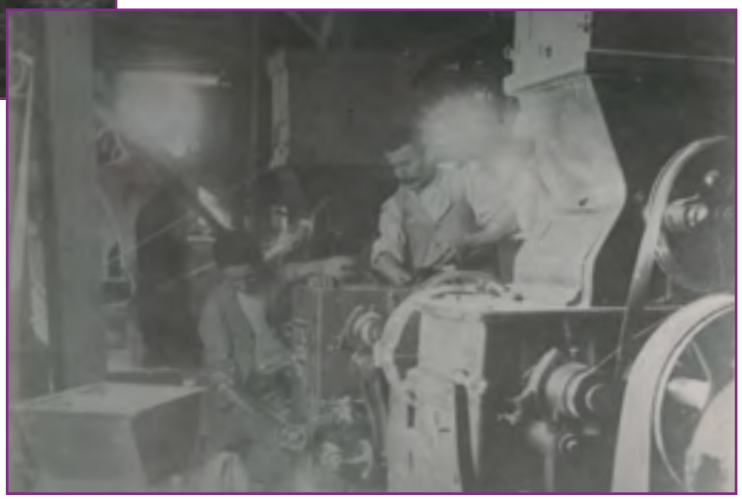
1er plan le bief, La vanne n°4, La ferme vers 1890.

Zoom

La ferme des Cibaudes en 2013

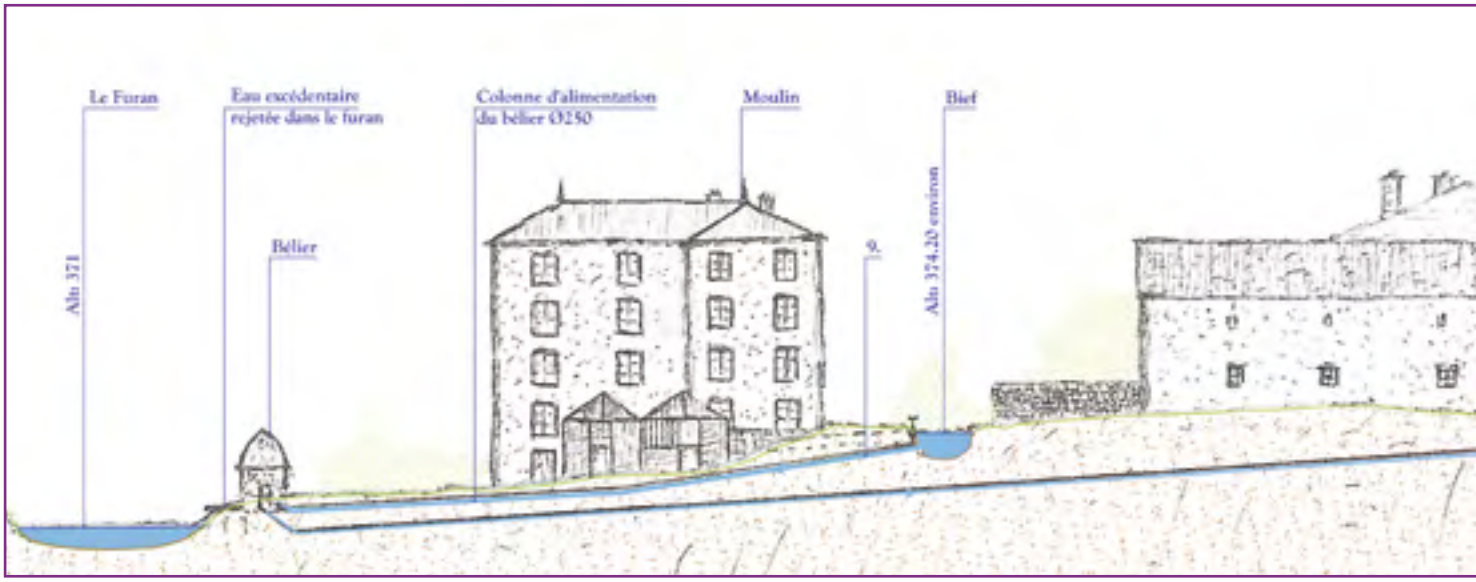
Quai de chargement des Cibaudes vers 1890.

Zoom



Mécanisme et ouvriers du moulin vers 1890

Ci-dessous : coupe du site



Le bélier construit en 1889-90

Mécanisme du bélier sauvé des eaux le 28/11/11

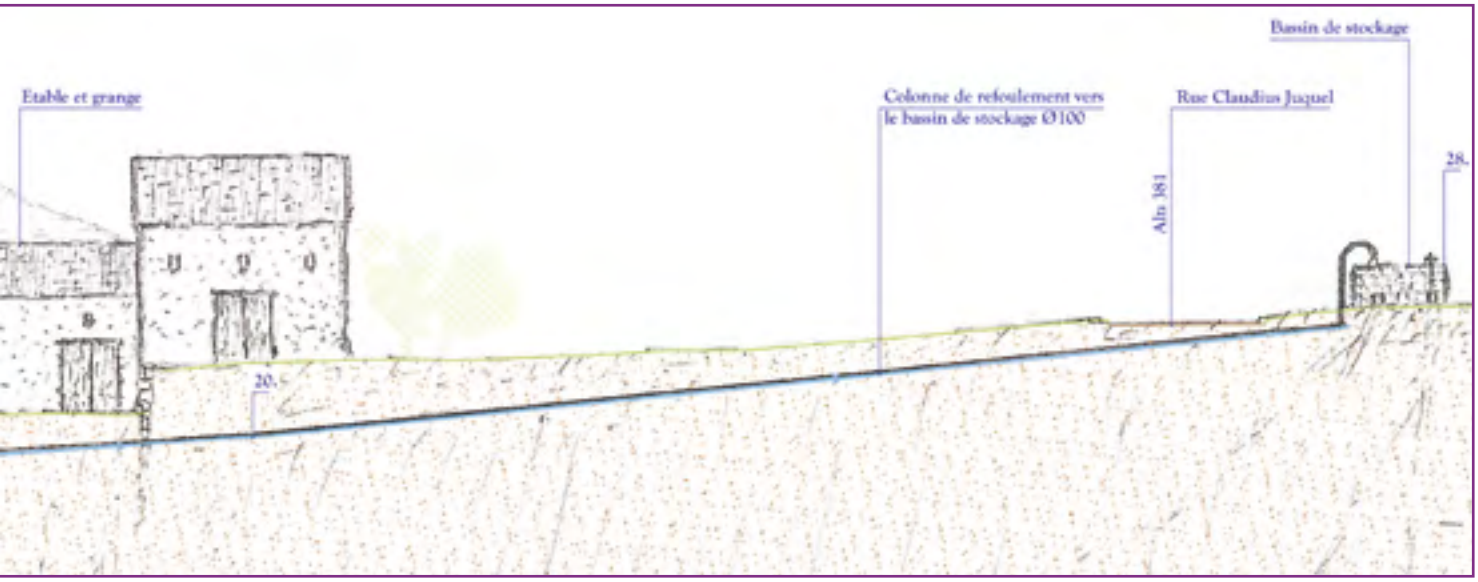
Fonctionnement du bélier :

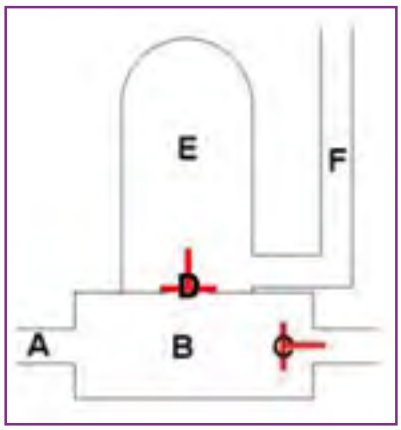
L'eau du bief était acheminée par un conduit avec un dénivelé de 3.20m environ vers le bélier et actionnait un système avec un clapet et une cloche. L'eau en excédent était rejetée dans le furan à proximité.

Ce mécanisme faisant monter l'eau sous pression dans la colonne alimentait un bassin de stockage situé à une distance de 160 m environ.

Il y avait un dénivelé d'une dizaine de mètres entre le Bélier et le bassin de stockage (rue Claudius Juquel).

Le bélier ne consommait aucune autre force motrice que celle de l'eau.





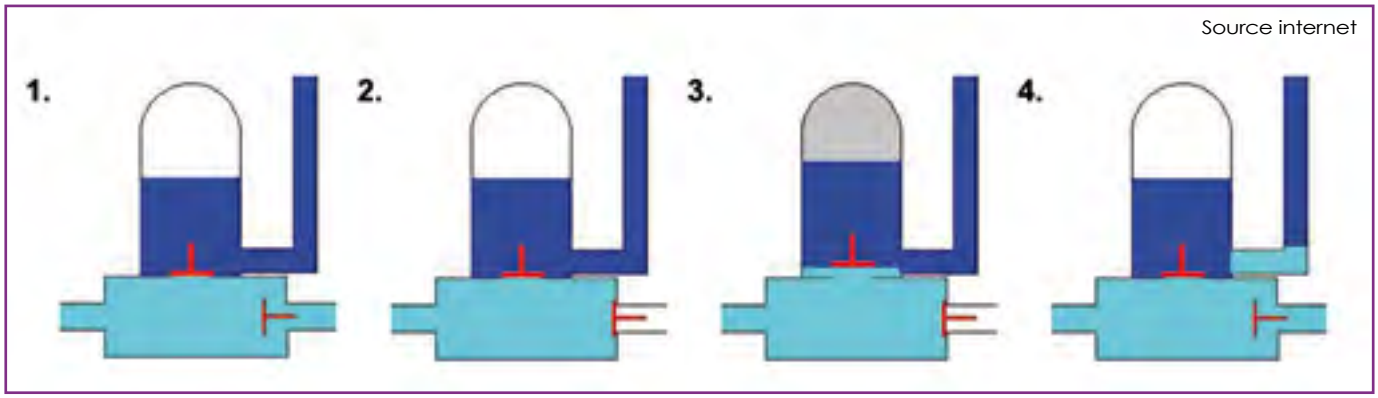
DIFFÉRENTES PARTIES DU BÉLIER

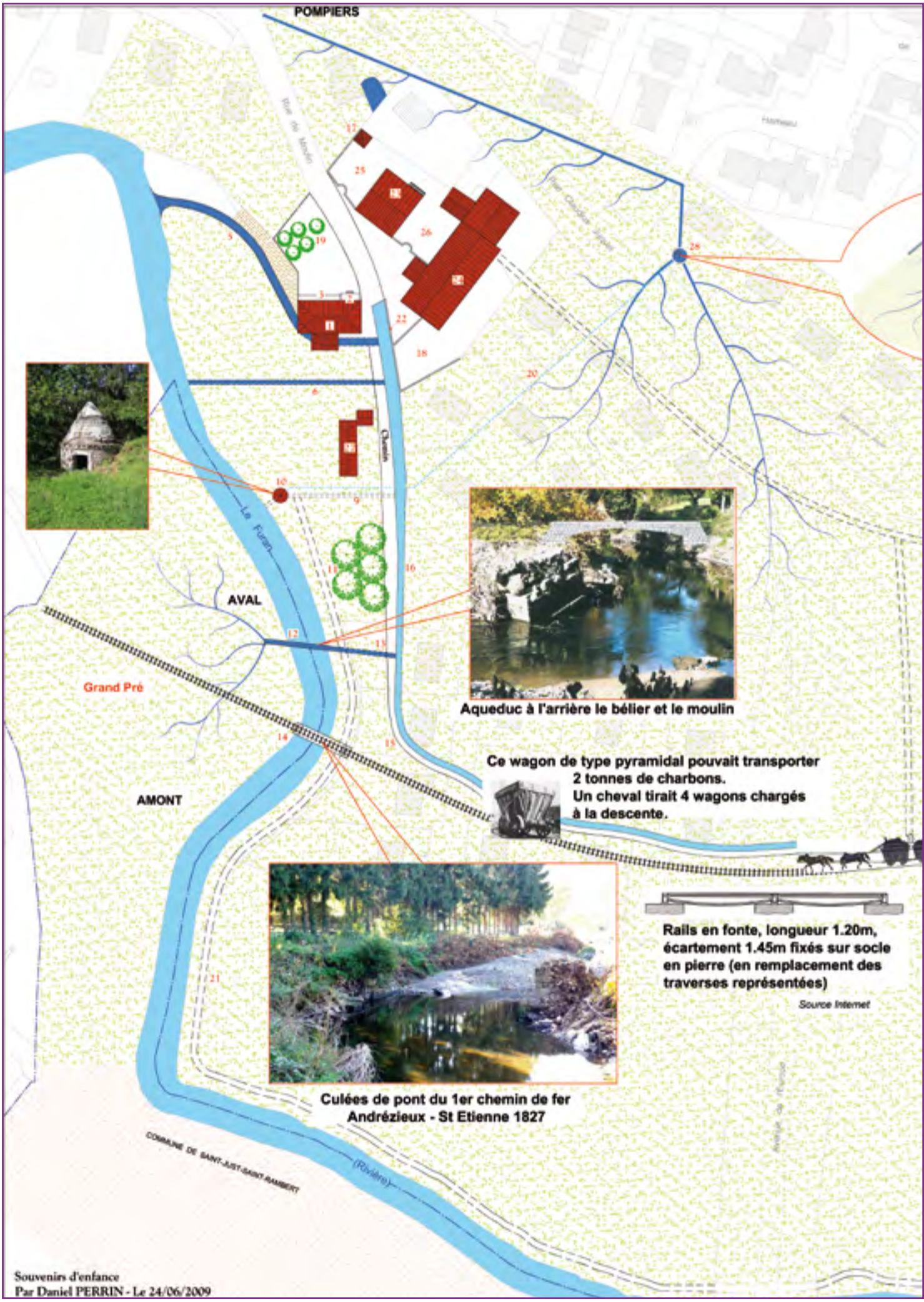
A : Arrivée de la conduite motrice, venant du bief.
B : Corps du Bélier
C et D : Soupapes
E : Cloche
F : Départ de la conduite d'alimentation vers le réservoir

DIFÉRENTS MOMENTS DU FONCTIONNEMENT DU BÉLIER

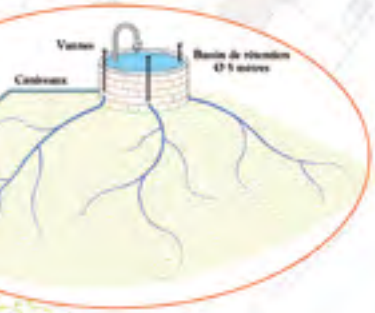
1- L'eau s'écoule depuis le bief et traverse le corps du bélier
2 - L'eau prend de la vitesse. La soupape C se ferme brusquement, provoquant le «coup de bélier».
3- La surpression créée par le coup de bélier, entraine l'ouverture de la soupape D et l'entrée d'une certaine quantité d'eau dans la cloche E. L'air contenu à l'intérieur de la cloche se trouve comprimé. L'eau dans la conduite motrice s'arrête.
4- L'air contenu dans la cloche exerce une pression sur l'eau qu'il surmonte. En se détendant partiellement, il expulse une partie vers la conduite d'aliment ation, tout en plaquant la soupape D sur son siège. La pression ayant diminué dans le corps du bélier, la soupape C peut s'ouvrir. L'eau de la conduite motrice s'écoule à nouveau au point de départ...

Une fois lancé, le mécanisme ne s'arrête plus...




POMPIERS
Rue du Moulin
Chemin
La Furan
AVAL
AMONT
Grand Pré
Aqueduc à l'arrière le bélier et le moulin
Ce wagon de type pyramidal pouvait transporter 2 tonnes de charbons.
Un cheval tirait 4 wagons chargés à la descente.
Rails en fonte, longueur 1.20m, écartement 1.45m fixés sur socle en pierre (en remplacement des traverses représentées)
Source Internet
Culées de pont du 1er chemin de fer Andrézieux - St Etienne 1827
COMMUNE DE SAINT-JUST-SAINT-RAMBERT
(Rivière)
Souvenirs d'enfance
Par Daniel PERRIN - Le 24/06/2009

Retenue sur Furan



29.Retenue

(Rivière)

Avenue de l'Europe

Le Furan

Premier chemin de fer de France en 1827.

Le Furan

SAINT-JUST-SAINT-RAMBERT

COMMUNE DE

LES CIBAUDES

(Le moulin, la ferme et son système d'irrigation)

LEGENDE:

1 - Le moulin.
2 - Terrasse.
3 - Quai de chargement.
4 - Prise d'eau du moulin et vanne (photo).
5 - Canal de décharge.
6 - Trop plein.
7 - Vanne.
8 - Grille pour prise d'eau Bélier et vanne.
9 - Colonne d'alimentation Bélier.
10 - Bélier*: Celui-ci alimentait le bassin de stockage destiné à dispatcher l'eau dans 3 ou 4 directions à l'aide de rigoles ou caniveaux dont l'un arrivait au pied du mur de soutènement qui se trouve derrière la caserne des pompiers.
11 - Bosquet de 5 arbres toujours existants longeant le chemin et le bief.
12 - Aqueduc pour arrosage du Grand pré (à 60 mètres du Bélier).
13 - Vannes*: 2 vannes dont la plus petite était en bois. Le propriétaire du grand pré avait un privilège pour la prise d'eau sur le bief. Ce grand pré était alimenté à l'aide d'un aqueduc au dessus du Furan. Cette prise d'eau ne devait être utilisée que le dimanche ou la nuit afin de pas arrêter la marche du moulin.
14 - Culées de pont du 1er chemin de fer à 90 mètres du Bélier.
15 - Chemin.
16 - Bief arrivant d'une retenue (29) de la zone industrielle des Peyrardes.
17 - Pigeonnier.
18 - Jardin potager.
19 - Terrasse ombragée: A l'époque de la famille VIGNON, celle-ci était fréquentée par de nombreux joueurs de boules les dimanches. C'était un lieu très convivial.
20 - Refoulement du Bélier.
21 - Chemin.
22 - Mur en pierre (sur photo de la ferme).
23 - Maison bourgeoise.
24 - Etable et grange.
25 - Jardin.
26 - Cour.
27 - Ecurie et poulaillier.
28 - Bassin de stockage.
29 - Retenue.

Daniel

Temps de guerre ...

En 1939 la guerre est arrivée … Mon père a dit : « c'est terrible, terrible … la guerre ». Mon père est décédé. A ce moment là, j'étais employée dans une usine où l'on fabriquait du matériel de guerre : les mines affilées qui étaient dans les mers pour les bateaux, des culots d'obus et beaucoup de matériel militaire, beaucoup. J'étais à la facturation de pièces pour la réparation des wagons … on ne savait pas que certains serviraient à transporter des gens …

Dès l'armistice, les commissions d'armistice sont arrivées et ont tout mis sous scellés. J'étais encore une gamine à ce moment là, mais on m'avait confié tous les plans d'Etat afin de les cacher, avec consigne de n'en parler à personne. … Quand nous avons dû travailler pour la Deutsche Bahn, inutile de dire que les wagons n'étaient pas très bien réparés ! On a eu l'occasion de voir beaucoup d'Allemands, beaucoup …

Ça a duré pendant quatre ans et un jour, avec la Résistance, l'usine a sauté à six heures du matin… On a appris plus tard qu'un ingénieur, juif, résistant, était rentré comme ouvrier dans cette usine pour effectuer ce sabotage.

La guerre terminée, après de pénibles difficultés familiales suivies d'un déménagement, j'ai trouvé un travail dans un Grand Magasin de Montluçon. J'y travaillais depuis un an environ, quand le 21 décembre 1946, à cinq heures du matin, le feu s'est déclaré … il y a eu un appel d'air et tout a brûlé. Nous étions cent vingt, au chômage … il se disait que la Direction avait collaboré avec les Allemands et les pétainistes ….

Madeleine 86 ans

dessin de Alain Robin

Pendant la dernière guerre, les Allemands étaient là sans être là …. Un jour les gendarmes ont quitté la ville avec armes et bagages pour rejoindre les maquis de Hte-Loire. Afin que les femmes ne soient pas menacées, ils avaient ventilé leur famille chez des particuliers dans Andrézieux … on sait qu'il n'y a jamais eu de collabos car personne n'a jamais été dénoncé. Une famille a vécu ici en cachette. De temps en temps des ex-gendarmes redescendaient voir leur famille avec des tractions marquées FFI, arborant le drapeau bleu-blanc-rouge ! C'était à la fois folklorique et risqué ! Cela a duré ainsi jusqu'à la fin de la guerre, ils ne se sont jamais fait prendre, ce qui prouve combien les habitants étaient soudés et discrets.

Jacques 81 ans

Pendant la guerre, nous habitions Saint-Étienne dans le quartier du Soleil, mais mes parents avaient préféré me laisser chez ma grand-mère à Andrézieux pour me mettre à l'abri des bombardements. J'avais environ 6 ans.

Carte individuelle d'alimentation 1946

Ma grand-mère consacrait beaucoup de temps à chercher à améliorer l'ordinaire car les tickets de rationnement ne nous permettaient que de nous procurer des pâtes et du riz.

Tickets de rationnement

Alors nous partions en expédition avec ma grand-mère : nous traînions une poussette que nous remplissions au fur et à mesure de nos trouvailles : du bois, des escargots, des mousserons, des pissenlits, des mûres…

On traversait cultures, vignes et vergers, devenus depuis le quartier de la Chapelle. On allait pêcher dans les gourds, à la ferme des Hospices.

Ma grand-mère était une grande pêcheuse, très patiente. Elle guettait comme un chat, inlassablement, et nous prenions des tanches, des gardons…

Sur le plateau de Bouthéon, il y avait beaucoup de vignes et comme j'étais petit, j'avais droit à des grappes de raisin.

Par la suite, ayant jugé que cette zone devenait elle aussi trop dangereuse, mes parents ont préféré me mettre à l'abri plus loin, dans les monts au-dessus de Boën.

Yves 67 ans

Les engagements d'Yvette

C'est en septembre 1970 qu'avec mon mari et deux enfants 2/3, nous sommes arrivés du Sud-Ouest, plus précisément de Montauban en Tarn et Garonne, après le licenciement de mon mari.

A l'arrivée, j'étais un peu perdue, la coupure avec la famille et les amis était difficile.

Mon mari travaillant sur Saint-Etienne, pour nous installer, nous avions le choix entre Unieux, Sury-le-Comtal et Andrézieux-Bouthéon-La Chapelle : nous nous sommes installés dans le quartier de La Chapelle.

Sur la route des vacances dans les années 70

Le jour où nous arrivons avec le camion de déménagement, un couple avec une fillette de l'allée d'à côté nous propose de prendre nos deux filles pour aller se promener afin que nous soyons plus tranquilles. Quelle drôle d'idée de parents peu réfléchis de laisser aller nos deux filles avec ce couple que nous ne connaissions pas !
Par la suite, nos filles allant à l'école ensemble, nous sommes devenus de vrais amis.

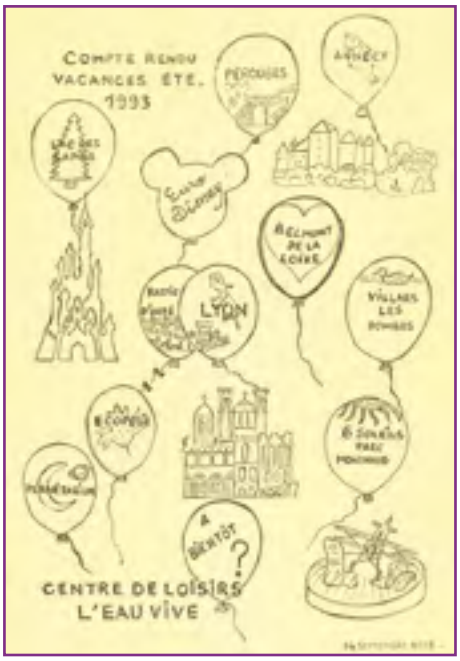
La Chapelle hébergeait à l'époque une vingtaine de ménages répartis dans cinq allées. La grande tour était en construction. La majorité des habitants de ce quartier était à l'époque des ouvriers, surtout de chez RVI, à peu près de notre âge, avec des enfants allant à la même école (qui était alors une vieille maison qu'on appelait la maison des jeunes, démolie ensuite et remplacée aujourd'hui par Loire Habitat).

1970 Construction école A. Rimbaud

Ensuite, nous avons vu se construire l'école primaire Arthur Rimbaud, puis l'école maternelle.

Du fait que les enfants allaient à la même école, nous avons vite fait connaissance entre mamans. Puis une ou deux années ont passé et avec un petit groupe de parents, nous avons créé une association de parents d'élèves qui s'est agrandie à mesure que de nouvelles familles arrivaient sur le quartier.

L'école Rimbaud n'étant plus assez grande, le groupe scolaire Albert Camus a été construit, puis l'école Paul Eluard.



Compte-rendu de vacances

J'ai vu le quartier de La Chapelle grandir jusqu'en 1981 où nous nous sommes installés dans un lotissement sur Andrézieux-Bouthéon. Les enfants ont fait toute leur scolarité maternelle et primaire au groupe scolaire Rimbaud, puis le collège et ensuite il a fallu qu'ils partent sur Saint-Etienne.

En 1976, nous avons créé un Centre de Loisirs sans hébergement « l'eau Vive » et j'en ai été la présidente. Jusque là, les enfants allaient au centre aéré de Saint-Just-Saint-Rambert, mais celui-ci étant devenu trop petit pour nous accueillir, nous avons été mis devant le fait de créer le nôtre. Là aussi, un groupe de parents bénévoles a bien voulu constituer cette association.

J'ai vécu onze ans dans le quartier de La Chapelle et rencontré plein de personnes dévouées avec qui nous avons pu nous insérer dans différentes associations (association familiale ; de parents d'élèves ; centre de loisirs…)

A la paroisse aussi, nous avons participé par le catéchisme, l'aumônerie…Etant déjà engagée dans un mouvement d'action catholique, je réalisais que je ne pouvais pas être militante de ce mouvement sans l'être également dans la vie.

Andrézieux-Bouthéon

CENTRE DE LOISIRS
L'Eau vive
à la gendarmerie

25 enfants de 4 à 12 ans, ont visité la nouvelle gendarmerie dans le quartier de La Chapelle

L'eau vive en visite à la gendarmerie

Que de richesses ai-je vécues et je continue à vivre dans le monde associatif… Sans cela, rien n'aurait été aussi facile car j'ai peu travaillé à l'extérieur du foyer. Au moment du décès de notre quatrième enfant, en 1975, je me suis vraiment sentie entourée et soutenue par toutes les personnes rencontrées sur le quartier et au-delà grâce à la vie associative. C'est formidable toute l'amitié que l'on peut recevoir des autres…

Aujourd'hui, j'ai vraiment l'impression d'être « d'ici ».

Yvette 71 ans (témoignage recueilli en 2007)

Mon Père, Pierre Drevet

Mon père, Pierre Drevet est venu habiter Andrézieux, au lieu-dit « les Granges », avec ses parents dans les années 20. En 1927, il s'est marié. Il travaillait alors à l'usine de mécanique Pichon. Puis, en 1933, il a travaillé chez Barriol. Plus tard il est entré à EDF.

Mon père a eu dans sa vie trois grandes activités qui l'ont passionné : il a été correspondant de presse, bouliste et «billardiste» !

Je suis né en 1929, suivi de peu par mon frère Gaby en 1930.

En 1931, mes parents ont pris le jeu de boules. Ils l'ont gardé pendant 24 ans.

Le Café Drevet vers 1934

Mon frère et moi sommes donc nés dans un jeu de boules au bord de la Loire. A l'époque, en 1931, il n'y avait pas encore les congés payés mais à partir de 1936, il y a eu progressivement de plus en plus de monde, jusqu'à saturation des jeux.

Pendant la guerre, malgré les restrictions, le bistrot a continué à fonctionner. Mon frère et moi avions 14 et 15 ans : notre père nous envoyait chercher du vin à Saint-Marcellin, où il y avait beaucoup de vignes. Nos vélos étaient équipés de sacoches métalliques : nous pouvions rapporter 10 à 20 litres par vélo (à cette époque, il n'était pas rare de voir des gens transporter 50 kg de pommes de terre sur leur vélo !).

A la fin de la guerre, il y avait sur les bords de Loire une population pittoresque : des repris de justice interdits de séjour à Saint-Etienne venaient s'installer là. C'était le règne du commerce facile, toutes sortes de commerces, d'ailleurs ! On y trouvait tout ce que l'on voulait au « marché noir ». C'était le « milieu » d'Andrézieux.

Pierre Drevet à l'âge de 55 ans environ

En 1955, pour des raisons de santé, mes parents ont vendu le commerce. Mon père s'est alors occupé à « l'Amicale ».
Avec quelques dirigeants de sociétés voisines, ils ont créé l' « Union bouliste des trois ponts », ce qui était judicieux car il y avait à l'époque dans le secteur beaucoup de petites sociétés boulistes qui n'avaient pas assez de joueurs. Il en est devenu le président. C'est ainsi que, quand le boulodrome a été construit, on lui a donné son nom.

Il a également été, à partir des années 60, à l'heure de la retraite, correspondant pour « la Tribune » (à l'époque on pouvait lire trois journaux : « la Tribune », « l'Espoir » et « le Mémorial ». « Le Cri du peuple », organe du Parti Communiste, avait disparu après la guerre, et « le Dauphiné » est arrivé plus tard).

Etre correspondant de presse, à l'époque, n'était pas chose facile : mon père n'avait ni voiture ni téléphone. Il faisait ses reportages en solex ; quand ses articles étaient finis, il les portait au car. Il prenait aussi des photos. (François Mariani faisait les tirages.)
Par la suite, il a eu le téléphone et ce travail est devenu moins difficile.

Sa troisième passion était le billard. Avec des copains, ils avaient fondé le billard-club qui s'est déplacé au fil des années pour terminer à l' « Amicale ». Des concours étaient organisés.

Mon père était donc un homme très actif, très tourné vers l'extérieur. Sur ce point, mon petit frère Gaby lui ressemble beaucoup !

Lucien 76 ans (témoignage recueilli en 2005)

La jeunesse de la CASA

CASA dans les années 50-60

Mes grands-parents ont vécu dans l'actuelle CASA. Ils ont acheté en 1920 cette villa qu'on appelait alors « Villa de la Paix ». Elle est désignée dans l'acte de vente de l'époque comme appartenant au quartier des « tâchonnes ».

Lorsque mes grands-parents, Marie et Gaspard Raton, l'ont achetée, elle appartenait depuis 1889 à Madame Troyet, veuve d'un fabricant de rubans de Saint-Etienne. Si l'on remonte dans l'histoire de cette maison, on découvre qu'elle avait appartenu auparavant à Monsieur Rage et à son épouse née Courtial, qui l'avaient eux-mêmes achetée à la famille Descot qui la possédait depuis 1856.

Mon grand-père était maître teinturier. Son usine se trouvait à Saint-Just- Saint-Rambert. Il revendit la villa en 1941 ; c'est sans doute à ce moment qu'elle fut achetée par la Mairie d'Andrézieux.

A l'époque où mes grands-parents l'achetèrent, la villa était entourée d'un grand parc clos de murs. Côté Est, il y avait des écuries (mon grand-père possédait des chevaux), une remise, une volière. Il y avait une serre contiguë côté sud, une terrasse à l'ouest, un potager, un verger, un jardin d'agrément avec un puits et une pièce d'eau. Il y avait aussi un bâtiment pour le concierge.

Le tout représentait 1.42 hectare ; mes grands-parents, en 1920, l'acquérirent pour 85 000 francs.

Je n'ai aucun souvenir personnel de cette maison où je n'ai pas eu l'occasion de venir, mais elle figure à l'arrière-plan de nombreuses photos de famille, telles que celles-ci, datant des années 1920, puis 1925 à 1935, où l'on peut voir :

- mon père, Gaspard Raton, âgé d'environ 5 ans, avec sa cousine sur l'escalier de la maison, vers 1910.

- mes grands-parents, Marie et Gaspard Raton, avec leur fille Laurence et deux de leurs petits-enfants : Georges et Denise, vers 1925-1930.

- la famille Raton-Ruiller sur les escaliers et devant la villa, vers 1935 : mes grands-parents, mes parents et les deux soeurs de ma grand-mère ; on les appelait « les trois grâces » !

Nicole (témoignage recueilli en décembre 2005)

De l'Espagne à la Loire

Simone avec sa maman

Mon père était né en 1897 à Gérone, ou plus exactement à Sals, en Espagne, tout près de la frontière. Mes grands-parents paternels travaillaient là-bas dans une usine de bouchons. Mon père a quitté l'Espagne vers 27 ou 28 ans.

Arrivé en France, il a travaillé comme coiffeur dans le midi. Puis il est arrivé à Saint-Etienne où il a rencontré ma mère.

A Saint-Etienne, mon grand-père maternel était allumeur de becs de gaz. Ma mère me racontait qu'il disait toujours : « C't'affaire d'électricité, ça marchera jamais ! ».

Comment mes parents se sont connus, je ne l'ai jamais su, il y a des choses qu'on ne demande pas. Mon père n'est jamais retourné en Espagne. Il avait fait sa vie ici… Il parlait couramment les deux langues. Moi, j'y suis allée, avec ma soeur : je voulais voir où mes ancêtres avaient vécu.

Mon grand regret est de n'avoir pas connu mes grands-parents d'Espagne. Du vivant de mon grand-oncle, qui lui aussi vivait en France, je lui demandais souvent de me parler de ma grand-mère. Il disait que je lui ressemblais, mais même en photo, je ne l'ai jamais vue… ».

Adulte, je suis rentrée à l'Hospice d'Andrézieux-Bouthéon le 13 mai 1964, j'en suis ressortie le 13 mai 1998, trente-quatre ans plus tard jour pour jour ! Je faisais le ménage et je m'occupais des pensionnaires. A l'époque, les tâches n'étaient pas séparées.

1950 : Simone communiante

Lorsque j'y suis entrée, nous étions cinq employés pour vingt-cinq personnes âgées.

Il y avait deux grandes chambres, une de huit femmes, une de huit hommes, et une chambre à quatre lits.

La directrice et le personnel dormaient sur place toute la semaine. La nuit, on nous appelait si quelque chose n'allait pas. Le samedi midi, je pouvais rentrer chez moi !

A l'époque, on lavait le linge des résidents à la main…On le mettait à bouillir sur le fourneau. En hiver, quand on étendait le linge dehors, il gelait !

L'Hospice rue Paul Grousset (ancienne rue de l'Hospice)

Les pensionnaires consommaient les légumes du jardin de l'hospice (deux pensionnaires s'occupaient du jardin). L'un tentait bien de « détourner » les légumes pour les vendre au restaurant Poinat et se faire un peu d'argent de poche, mais l'autre veillait et ramenait toujours les légumes à la cuisinière !

On prenait le temps de parler avec nos pensionnaires, de les écouter. C'était prévu dans notre travail.

En 1973, le nouveau bâtiment a été construit à la place de l'ancien hospice. Une première aile a d'abord été terminée afin qu'on puisse y loger les résidents. Un jour, tous nos pensionnaires ont disparu ! Ils étaient partis explorer le chantier…

Simone 66 ans (témoignage recueilli en 2004)

Rond-point : évitons de tourner en rond !

Emplacement du futur rond-point Colonna : derrière les pins

Rond-point Auguste Colonna :

Auguste Colonna naît à Lyon en 1880 ; il fait ses études à Paris puis part à la guerre en 1914. Il en revient blessé et décoré. Il passe sa convalescence à Saint Etienne dans sa belle famille ; son beau frère, Antoine MARREL lui propose de créer un garage qui devient la première concession Berliet du Sud-Est.

Il invente la benne basculante pour les camions et c'est le succès immédiat. L'affaire prend de l'extension et s'ouvre à l'exportation, après la guerre les « BENNES MARREL » poursuivent leur essor.

Les locaux du quartier de la Rivière à Saint-Etienne deviennent trop étroits et dans les années 1970 la société « Bennes MARREL » s'installe la première dans la zone industrielle d'Andrézieux-Bouthéon.

Officier de la légion d'honneur depuis 1956, Auguste Colonna décède en 1975. A cette date les « Bennes MARREL » emploient 2 300 personnes dont 1 500 dans la Loire et est le premier constructeur Européen.

Des appellations officielles pour les ronds-points d'Andrézieux-Bouthéon

La commune d'Andrézieux-Bouthéon compte plus de 26 ronds-points. En complément de leurs fonctions utilitaires, ils sont aussi porteurs de l'histoire de la commune à travers la décoration de leur îlot central et leur appellation. Après un travail d'identification et de numérotation, la commission histoire de la commune et de ses habitants, a présenté à diverses reprises, les noms des ronds-points aux habitants.
Ils ont été entérinés officiellement lors du conseil municipal du 17 décembre 2010. Leur inauguration par les représentants de la municipalité d'Andrézieux-Bouthéon a eu lieu le samedi 20 octobre 2012.

Participez !

Vous avez des souvenirs à partager,
Vous avez des compléments d'informations à apporter,
Vous avez des suggestions,
Vous avez envie de nous rejoindre…

Alors contactez-nous :

Commission histoire de la commune et de ses habitants
CASA
15 rue Emile Reymond
42160 Andrézieux-Bouthéon
04 77 55 55 49

casa@andrezieux-boutheon.com

Recueil des témoignages : commission histoire de la commune et de ses habitants
Création graphique : service communication ville d'Andézieux-Bouthéon
Crédits photos : ville d'Andrézieux-Bouthéon, extraits de la tribune « Le Progrès », Istockphoto, photos personnelles avec autorisation, cartes postales anciennes, archives diverses et Internet.
Imprimé avec le soutien du Centre Communal d'Action Sociale.
Nombre d'exemplaires : 500

Recueils n°1 et 2 téléchargeables sur
www.andrezieux-boutheon.com

ANDREZIEUX-BOUTHEON
l'envol